

# folklore

25

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne  
Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,  
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne  
ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne  
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# **“Folklore”**

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE*

---

**Tome 4**

**4<sup>me</sup> Année — N° 4**

**DÉCEMBRE 1941**

**Folklore (4<sup>me</sup> année - n° 4)**

**Décembre 1941**

---

**SOMMAIRE**

---

Abbé P. MONTAGNÉ

*Le Fait Folklorique : Les Superstitions Populaires  
Audoises*

*4<sup>me</sup> Article : Les Esprits Familiers*

M<sup>me</sup> TRICOIRE

*La Fête du cochon*

M<sup>lle</sup> GARDEL

*Littérature Populaire*

J. HERBER

*Les marques de tonneliers à Sète*

René DELPECH

*Une croix à Couiza*

L. ALIBERT

*La cuisine et la table dans l'Aude : Questionnaire*

J. MAFFRE

*Le transport du bois par flottage sur l'Aude,  
vers 1895*

*Dessin de M. Abadie*

*Table des Matières*

---

---

---

LE FAIT FOLKLORIQUE :

“Les Superstitions Populaires Audoises”

---

LES ESPRITS FAMILIERS

(4<sup>me</sup> Article) (1)

---

Après notre étude du fait folklorique « la démonologie audoise », il sera intéressant et instructif d'observer un autre mode de superstition populaire qui a pour objet ces être mystérieux qu'on appelle couramment « *les Esprits familiers* ». Les noms autant que les caractères et les attributions que la conscience populaire octroie à ces esprits, nous les révèlent comme des « pseudo-divinités », les serviteurs, sans nul doute, de celles qui trônent dans les fastes de l'Olympe, ou encore comme des petits diabolotins dont les princes de l'Enfer se servent pour exécuter les menus services de leur besogne satanique. Ils sont d'ailleurs, comme tous les autres, des créations de ce besoin inné de l'homme qui lui fait supposer une divinité cachée derrière les phénomènes et événements qui le dépassent, divinité qu'il regarde comme préposée à l'aider dans les difficultés de son existence, et à donner réalisation à ses désirs. Ainsi pour trouver une réponse aux « Comment » et aux « Pourquoi » de sa curiosité, pour satisfaire son besoin de vivre et de mieux vivre, l'homme crée des dieux à sa ressemblance, sinon à sa taille, et pour s'assurer leurs faveurs ou détourner leur colère, il se façonne tout un ensemble de pratiques qui traduisent ses croyances autant que ses aspirations.

Attitude anthropomorphe, d'où dérivera à la longue, la formation d'une « pseudo-religion » à caractère hétéroclite, bizarre dans sa dogmatique aussi bien que dans sa liturgie, ramassis grossier et désordonné de tout ce qui lui plaît et l'étonne dans les institutions analogues. Cette attitude sera elle-même stimulée, au cours de ses créations, par l'égoïsme individuel ou collectif, sentiment qui prend dans l'âme populaire une tonalité plutôt émotive que rationnelle, et qui pour cette raison dénaturera plus profondément son instinct du divin, cette nostalgie congénitale de l'au-delà, sous l'action mystérieuse de laquelle l'homme, dit Spinoza, considère toutes choses « *sub specie eternitatis* » « sous l'aspect de l'éternité. Dérivés

---

(1) Voir les trois articles déjà parus dans les n<sup>os</sup> du 20 Avril-Mai 1940, du 1<sup>er</sup> Avril n<sup>o</sup> 22 et de Juillet 1941, n<sup>o</sup> 23.

comme les autres dieux, de cette attitude anthropomorphe, les esprits familiers représentent, en outre, ce besoin caractéristique de l'âme populaire de vivre plus intimement avec ses dieux, de les solliciter de plus près quand elle se trouve en peine, ou se sent plus désemparée; besoin que nous montre l'histoire de tous les peuples anciens... et modernes, dans une variété de modes de créations, révélateurs du caractère local de chacun d'eux.

Les Orientaux affirmaient que les génies étaient engendrés par les démons eux-mêmes. Les Perses distinguaient, parmi eux, des mâles et des femelles; ils considéraient les mâles ou « Dives » comme mauvais, laids et constamment en guerre contre les femelles ou « Périss », déesses qui sont devenues « les fées » de nos romans et de nos légendes occidentales.

Pour les rabbins juifs, ces génies étaient nés d'Adam sans le concours de la femme. Influencés par les Orientaux, les premiers chrétiens s'étaient laissés persuader que ces dieux avaient des corps et étaient capables d'engendrer des êtres humains; croyance qu'ils légitimaient par ce texte de la Genèse. « Les enfants de Dieu, les anges, ayant vu les filles des hommes « en devinrent amoureux, les épousèrent et créèrent, ainsi les « géants. »

Certaines traditions grecques et romaines laisseraient penser que les « esprits familiers » n'étaient que les âmes des trépassés qui rôdent autour des lieux et des personnes qu'elles ont connus durant leur existence terrestre. Les âmes cependant de ceux qui avaient été noyés ne pouvaient errer parce que, faites de feu, disait-on, elles s'éteignaient dans l'eau.

Homère, dans le récit qu'il nous fait de Patrocle tué par Hector, nous révèle bien toutes ces croyances diverses en nous disant que Patrocle apparaît à Achille pendant la nuit, et lui demande de le faire ensevelir afin qu'il puisse ainsi obtenir la faveur de passer l'Achéron. Croyances que professaient les Gaulois, persuadés comme leurs vainqueurs les Romains, que les âmes dont les corps n'avaient pas été solennellement ensevelies par les prêtres, erraient hors des enfers sans trouver du repos. — Mêmes croyances chez les peuples noirs de l'Afrique, manifestées par le culte qu'ils rendaient aux statuettes et objets regardés par eux comme les réceptacles de ces dieux familiers, irritables par nature, disaient-ils, mais favorables cependant à ceux dont ils étaient les hôtes.

A la base des rites de politesse des musulmans est la croyance aux génies qui veillent et gardent chaque individu. Tel le salut que le musulman rend au compagnon qu'il rencontre, « Bismalé » dit-il en s'inclinant, c'est-à-dire « que Mahomet « éloigne de toi les mauvais esprits ».

De cette diversité de croyances touchant l'origine des dieux familiers, un fait historique et psychologique reste toutefois constant et révélateur, c'est que l'homme de tous les siècles a peuplé l'univers de dieux invisibles et que sa conscience populaire les a conçus à sa taille, les mêlant à sa vie quotidienne

pour se mettre le plus aisément et le plus efficacement possible sous leur protection quand il les croit bienveillants, ou conjurer leurs mauvais sorts quand il craint leur ressentiment.

Attitude félicliste et anthropomorphique, naturelle disions-nous ci-dessus, plus accusée cependant dans la Conscience populaire où dominent les forces émotives et imaginatives, en l'absence de la maîtrise de la raison critique.

Rien d'étonnant dès lors que la dogmatique et la liturgie de ces petits dieux, façonnées presque exclusivement par cette faculté que Bergson appelle « *la fonction fabulatrice* », n'aient pu constituer qu'une « pseudo-religion » souvent déraisonnable, toujours bizarre et fantaisiste. « — L'Homme, écrit Bergson, « dans *Les deux sources de la Morale et de la Religion* » se « raconte des histoires, il se joue à lui même « des drames, il « s'imagine des romans, des mythologies » —. Le rôle de la fonction fabulatrice paraît être d'opposer aux angoisses, nées de l'absence ou de l'exercice immodéré de l'intelligence, des images intenses et obsédantes, qui en neutralisent les effets. « Le primitif, ajoute-t-il est loin d'ignorer la loi de causalité, « il y fait appel « pour régler sa conduite, construire ses « armes et ses outils. Mais animé comme tous les êtres vivants, « d'un désir intense de réussir dans ses entreprises, il attribue « aux objets qui l'entourent des intentions antagonistes ou « favorables ». — En somme, ce que Lévy-Bruhl appelle « *la causalité mystique* », sert au primitif à expliquer non l'effet physique, mais sa signification humaine. L'homme finit par peupler l'univers d'intentions analogues à ses désirs et il éprouve le sentiment d'une sorte de connivence, de camaraderie avec les événements. La nature entière apparaît alors comme chargée de forces capables d'entrer dans ses propres desseins et lourdes de son propre fluide humain. La magie et la religion, visent également à discipliner ces forces. Mais tandis que la religion entreprend de fléchir ou d'adoucir les forces hostiles, par des actes de soumission, des prières ou des sacrifices, la magie prétend les violenter et les contraindre à ses volontés.

Magie et Religion ont d'ailleurs interféré; chacune « hante » l'autre, et souvent le magicien opère par l'entremise des esprits que la Religion a distingués.

La mentalité magique de l'âme populaire de chaque région n'agit pas différemment. Les raisons de la création de ses génies familiers sont partout les mêmes : *Maladies, embarras financiers, brouilles domestiques, épizooties, pêche malheureuse* etc... Ce qui donne une tonalité régionale à cette mentalité, à ses croyances et à ses pratiques superstitieuses, ce sont les influences proprement locales qui dérivent du milieu climatique, familial, politique, religieux etc... où se manifeste la croyance populaire.

C'est l'enseignement de Michelet quand il écrit au livre III de « *Son histoire de France* » : « Les génies familiers de l'ancien « pays audois ont un caractère sombre, habituellement mal- « faisant, ce qui révèle le caractère de la race. Les fées de la

« Provence qu'évoque Mistral, ajoute-t-il, sont des jeunes et « gracieuses femmes, un peu folâtres, volontiers amoureuses, « point méchantes et rieuses. » Portrait fidèle de la langue provençale qui apparaît légère, gaie, éprise de beauté et de soleil. La langue languedocienne, dont fait partie le paysan audois, est moins expansive, plutôt défiante et farouche même.

Multiplés et divers sont les noms par lesquels la superstition populaire a évoqué les esprits familiers. Ainsi les païens les nommaient, « esprits follets, lares, lemures, lamies, larves, génies, mânes; les philosophes cabalistes, sylphes des airs, gnomes de la terre, ondains de l'eau, salamandres du feu. Dans nos légendes audoises, ils sont appelés, masco, drac, simagrie, fado, grippetou, baragogne, dame blanche... etc...

Parmi ces esprits les uns dit-on, sont préposés à la garde des particuliers, les autres à celle de la famille ou de la tribu; certains sont malfaisants par nature, d'autres bienfaisants. D'où le souci pour tout croyant, de trouver les moyens propices de se concilier leurs faveurs ou de conjurer leurs méfaits... Outre ces traits généraux qui définissent la nature et le rôle des esprits familiers, il en est de particuliers qui silhouettent la personnalité de chacun.

Les « *esprits follets* » s'apparentent, d'après la tradition à ces êtres mystérieux que les Romains nommaient « *lares* » ou « *dieux antiques* » et que leurs partisans honoraient par de petites offrandes. La plupart étaient fort serviables, et s'occupaient des besognes ordinaires de la maison. — Ainsi, ils pansaient les chevaux, les nourrissaient quelquefois aux dépens du voisin, et se mettaient eux-mêmes au service de leurs protégés sous la forme d'homme ou de femmes...

Nous avons connu des personnes, dans notre région audoise, qui mettaient au nombre des « dieux follets », ces météores appelés « *feu follets* » qui se manifestent parfois au-dessus des prairies, des rivières, des cimetières, des champs de bataille... Témoignage suggestif de ce besoin, pour la conscience populaire, d'inventer les causes des phénomènes qu'elle ne peut s'expliquer, ou de se donner des protecteurs, quasi-divins quand elle se sent dans l'embarras ou hantée de quelques désirs.

Les « *Lamie* » désignaient chez les Grecs, ces esprits que nous appelons familièrement « vampires », et que les Romains nommaient « striges ». Ils sont semblables, dit Ovide, à des oiseaux dangereux qui volent la nuit, de préférence autour des cimetières, cherchent des hommes, surtout les enfants pour les dévorer et se nourrir de leur sang.

Dans un récit sur les revenants paru en 1693-94, dans le « *Mercur Galant* », il est dit que les vampires se voient surtout en Pologne et en Russie, particulièrement de midi à minuit. Ils ont si faim qu'ils dévorent le linge laissé auprès des cadavres, vont serrer leurs proches ou leurs amis et leur sucer le sang pour les affaiblir, les exténuer et les faire mourir.

Cette persécution s'exerce sur tous les membres de la famille

à moins qu'on en interrompe le cours en tranchant la tête ou en couvrant le cœur du revenant dont on trouve le cadavre dans le cercueil, mol, flexible, enflé et rubicond, quoique mort depuis longtemps. Il sort de ce corps une grande quantité de sang que d'aucuns mêlent avec de la farine pour faire le pain et se garantir ainsi en le mangeant des vexations du vampire. — Il est dit aussi que dans leurs tombeaux, les vampires reprennent vie après un certain temps, leur âme ne les abandonnant qu'après l'entière décomposition de leur corps. De là, l'habitude de les empâler, de leur couper la tête, de les brûler pour empêcher leurs âmes de les animer à nouveau.

*Les Lemures* : Ces esprits étaient considérés chez les Romains, comme des dieux à la fois bienfaisants et malfaisants. Aussi pour apaiser leurs colères, ils avaient institué la fête de la « Lémuria » dont le père de famille accomplissait la cérémonie principale. Pendant que tout le monde dormait, il se dirigeait en grand silence et pieds nus, vers la fontaine voisine, où il s'essayait à faire craquer ses doigts afin d'écarter par ce bruit les mânes qui auraient pu troubler la cérémonie. Il se lavait ensuite les mains par trois fois et jetait par-dessus sa tête de grosses fèves noires qu'il avait dans la bouche en disant : « Par ces fèves, je me rachète moi et les miens », persuadé que l'ombre qui le suivait ramassait ces fèves sans être aperçu. Il prenait alors de l'eau une seconde fois, frappait sur un vase d'airain et par neuf fois il répétait « Sortez mânes paternels ».

*Les Sylphes* = êtres surnaturels mâles, qui occupaient au dire des Celtes et des Romains, dans le monde invisible des esprits, un rang intermédiaire entre le lutin et la fée.

*Les Ondins*, dieux des mythologies germaniques et scandinaves, ont été rendus populaires par les ondines, belles jeunes filles qui se plaisaient à charmer le pêcheur ou le beau cavalier qui passait près du lac. Et celui qui se laissait séduire par leurs appas était conduit dans leur palais de cristal où il vivait dans un enchantement perpétuel.

*Les Gnomes* : d'origine tamulique, nous sont décrits comme des personnages mystérieux très petits, difformes, possesseurs des secrets de la terre et animateurs des plantes et des animaux.

*La Gnomide*, femme du gnome, plus petite encore que lui, était dit-on adorablement belle et veillait à la garde des diamants enfouis dans la terre, tandis que les gnomes, ennemis des hommes, réservaient toutes leurs faveurs aux mineurs qu'ils guidaient et protégeaient.

*Salamandre* : c'est le nom donné aux esprits que les Cabalistes supposaient habiter les entrailles ignées de la terre, que les alchimistes considéraient comme productrices de l'activité du feu et qui ne révélaient leur présence qu'aux seuls initiés. François I<sup>er</sup> mit la salamandre dans ses armes et la prit comme emblème de son ardeur amoureuse en représentant la bête sur un bûcher avec la devise :

« Nutrisco et extinguo » « Je l'entretiens et l'éteins ».

Il reste encore dans nos régions audoises quelques races de ces esprits familiers, objets de superstitions anciennes; mais leur nombre a diminué autant que leur souvenir depuis, dit le proverbe languedocien, « qué souno l'Angélus », que retentit l'Angélus. — Ceux qui les ont remplacés chez nous ont des noms différents à la vérité; mais ils leur ressemblent malgré tout comme des frères. Notons cependant qu'ils portent la marque de notre mentalité audoise, c'est-à-dire les qualités et les travers qui nous sont propres, et à ce titre offrent une matière d'étude féconde au critique soucieux de retrouver l'âme populaire de chez nous, autrement dit ses manières de penser, de sentir, d'espérer, de vivre et de mieux vivre.

(1) *Lous gripetous* : Ce nom désigne dans notre langage languedocien des farfadets au service des fées. Esprits malicieux plutôt que méchants qui se plaisent à faire aux hommes d'innocentes niches. C'est ainsi, disent les légendes, qu'ils s'introduisent dans les maisons par les trous de la serrure et bercent les marmots en l'absence de leur maman. Parfois aussi on les surprend à détacher les chevaux de la crèche ou encore à les étriller; de là leurs surnoms d'esprits capricieux, « lous fantasti, lou gripet, l'esperitou ».

*La Rouméco* : Dans notre pays audois on appelle ainsi la vieille fée dont l'évocation seule faisait autrefois la terreur des petits enfants... on la représentait sous l'aspect d'une femme âgée, mal habillée, parcourant les rues du village, la besace sur le dos, la lanterne « *la calelho* » à la main et à la recherche des enfants qui n'étaient pas sages ou qui ne voulaient pas dormir afin de les emporter dans son repaire.

*La saplièro* : Cette fée est décrite, dans nos légendes, cheminant avec un petit sac très lourd sur le dos rempli de sable fin. — Elle entre dans les maisons où les enfants pleurent et répand un peu de sable sur leurs yeux afin de les contraindre à dormir. Quand un enfant s'obstine à rester éveillé, la saplièro le frappe sur la poitrine avec son sac et se sauve en courant. L'enfant est alors pris d'une vilaine toux que seul peut guérir le sirop de bave d'escargot.

*Lou babaou* : était un esprit méchant qui emportait les enfants vilains ou désobéissants; tel aussi « *Bardanis* » qui pour les effrayer soufflait en tempête sous le seuil de la porte ou par le trou de la chatière.

*La Baragogno* : on considérait cette fée comme une bête de de l'apocalypse de couleur noire, et qui se plaisait la nuit à attaquer et à effrayer les voyageurs attardés.

« *Las trevos* » — « *Lous trévous* » : on désignait ainsi les revenants des vieilles demeures qui s'amusaient à semer la peur

---

(1) Pour ce travail de mise à point « des esprits familiers » de chez nous, nous avons utilisé l'article si intéressant de M<sup>e</sup> Ponrouch, dans *Folklore Aude*, N<sup>o</sup> 19 — 1938.

dans les maisons en faisant des bruits nocturnes... Parmi eux, les plus familiers étaient : « Lou Glari » le spectre et « la paoü » la peur. Ils apparaissaient devant les gens en vrais fantômes et les terrorisaient par leur seul aspect macabre. Pour se libérer de leur présence et conjurer leurs méfaits, il fallait dire dès qu'on les apercevait : « Si tu es une bonne âme parle, sinon, que Dieu t'éconduise. »

*Lou drac* était le génie des eaux; il cheminait entouré de lutins appelés « draquets ». On le disait malin mais rarement méchant. Chaque cours d'eau avait son drac qui s'amusait à couper la ligne aux pêcheurs, à faire échapper le poisson accroché, poussant même quelquefois l'espièglerie à faire tomber dans l'eau le pêcheur distrait.

« *Lou foulhet* » ou feu follet était regardé comme le porte diable. A sa vue on se signait en disant « Crouzo té diablé », « Croise diable », afin de le faire changer de direction. Il se tenait aux croisements des chemins; de là l'habitude pensait-on d'y ériger des croix. Certains jours le malin devenait plus maléfaisant; aussi pour l'éloigner on jetait au vent, de la plume fraîche, à l'endroit des croisements. Si par un hasard malencontreux une femme apercevait un « foulhet », elle devait en toute hâte regagner sa maison et répandre tout autour des grains de mil pour échapper à ses poursuites, car, disait-on, les foulhets abusant de la femme pouvaient faire naître d'elle des sorciers maléfaisants.

« *La faramenco* » était le croquemitaine des grecs. Théocrite rapporte la menace d'une mère à son enfant qui pleure pour aller aux fêtes d'Adonis : « Il y a là lui dit-elle cette grande « femme qui mange les enfants ». — Dans nos contrées audoises la « faramenco » est considéré comme jouant le même rôle. Et sous les noms de « Garamando » en Provence, de « Garamacho » en Rouergue, de « faramenco » dans l'Aude, on l'évoque toutes les fois qu'on veut faire peur aux petits enfants.

*La Som-Som* : génie bienfaisant. C'est chez nous la fée du sommeil. Ce qu'il y a d'original dans la croyance audoise à cette déesse, c'est qu'elle préside aux nécessités somnifères tantôt d'une ville tantôt d'une rue. Dans les chants populaires du Languedoc de Lambert et Monteil, cette mission de la déesse « Som-Som » nous est signalée avec humour et charmante naïveté :

La Soum-Soum d'aquesto bilo.  
Endourmira la nostro filho;  
La Soum-Soum dal carrierat  
Endourmira nostré goujat. »

Brounzino,  
Passo la farino;  
Bernat  
Mélo lé blat. (1)

(1) Chants populaires du Languedoc de Lambert et Monteil.  
« Paris-Maisonneuve, 1880 (Folklore du Lauragais par Fagot).

*La masco* : Esprit malfaisant qui le jour prend la forme d'une vieille mendicante accroupie à la porte de l'Eglise. Pour empêcher sa visite la nuit, on place un vase plein d'eau près du trou de la serrure ou à la chatière; l'on suspend au-dessus une vieille culotte et l'on dit : « Culottes au trou », « caoussas al « traouc »... Si malgré tout la masco rentre dans la maison, on la conjure par ces mots magiques : « Pet sur felho, passo la chiminièro ». Elle s'enfuit aussitôt cette fois par le tuyau de la cheminée. Mais malheur, le lendemain, affirme-t-on, à la femme qui vient parler la première à celui qui a vu la masco; car c'est elle qui est aussitôt soupçonnée de l'avoir envoyée !

*Les Sinagries* : La tradition audoise nous apprend que les esprits ainsi appelés se montraient principalement sur les hauts pics des Corbières et que leur vue seule frappait d'épouvante.

*Les fées* : D'origine orientale, les Arabes qui tenaient ces créations fabuleuses des Perses les ont transmises aux Espagnols et par eux aux peuples du midi.

Dans notre pays audois, comme du reste dans tous les autres, il semble que ces gracieuses et séduisantes dames soient nées d'un rayon de lune, d'une vapeur légère et flottante, du murmure d'une source au fond d'un bois, d'un vol de feuille sèche au vent d'automne, du jaillissement d'écume blanche sur la falaise, des mille bruits indistincts et mystérieux de la nature.

Les paysans de nos régions restent encore convaincus qu'elles habitent les grottes, « las balmos » et les fontaines, que le bruit des ruisseaux est leur langage, et l'éclat de leur rire, le murmure de leur confiance. Jeunes, belles et ironiques, elles protègent le montagnard et provoquent le berger. Les aïeules avaient soin de mettre les jeunes en garde contre ces charmeuses vêtues de robes immatérielles, aux couleurs indéfinissables qui le soir, dansent au clair de lune. Si le jeune homme séduit n'était pas beau, les fées le délaissaient. Mais lui était pris du mal des fées, et ceux qui connaissaient son histoire disaient en le voyant « *es enfadat* » « il est ensorcelé ». Elles lavent un linge brodé de fleurs à l'eau pure des torrents, le font sécher sur la bruyère et celui qui s'empare de ce tissu s'assure la richesse et le bonheur.

Mais elles vieillissent, deviennent laides, méchantes, et c'est alors qu'elles amoncellent les nuages, font tomber une grêle dont chaque grain est attaché avec un poil de choux.

Les premières fées dans l'Aude furent signalées aux environs de Pépieux « *lé mourral de las fados* » et sur le plateau de Donnezan : « La danse des fées ». — A Limoux, la tradition locale nous apprend que l'on apercevait quelquefois des femmes vêtues de blanc, sortir d'un palais de cristal construit sur la colline du Taich. Elles descendaient la nuit vers la fontaine de « *Las Encantados* » et là, armées d'un battoir, lavaient du linge jusqu'au jour levant. Les « agoustines » désignent cette tribu de fées qui rôdent la nuit autour de la fontaine des Augustins en égrenant des psalmodies funèbres. Les mêmes légendes

se racontent avec des variantes à Gignoles et à Couiza, à Feste, à St André, à Espézel, à Fourtou. D'autres sont appelées « *mitounes* » et « *mythones* ». Toutes ces fées se voient surtout, dit-on, à l'entrée de certaines grottes dont elles gagnent l'intérieur en un vol rapide, dès qu'un visiteur les surprend.

*Autres variétés d'esprits* : Dans les contes audois que la vieille grand'mère « la ménino » ou le « pépi » le vieux grand-père, redisent le soir mystérieusement au pied du feu à leurs petits enfants, sont évoqués certains personnages de caractère quasi-surnaturel, tels l'esprit de Milhet, de Jean de Calès, du salbatge dont les personnalités originales incarnent et typifient des croyances pagano-chrétiennes. Ainsi l'esprit de Milhet nous est décrit comme vivant dans certains animaux : le loup, le bœuf dont il s'évade à loisir pour retourner à son origine... Son rôle semble-t-il est d'avertir d'un danger ceux en qui il élit domicile, un peu à l'instar de l'ange gardien chrétien. Tel aussi l'esprit qu'évoque la légende de Jean de Calès, dont les pérégrinations nous rappellent les croyances des Grecs et des Romains touchant la survivance terrestre des âmes condamnées à errer loin de l'Adès, parce que leurs corps n'ont pas été ensevelis solennellement par les prêtres. Ces âmes en peine, disent nos paysans audois, se montrent quelquefois à certaines personnes comme en témoigne la légende « *de l'âme de Montferrand* ». L'esprit du « Salbatgé, désigne chez nous « l'ours humanisé » que nous retrouvons dans la légende de « Jean de l'ours », dieu animal rappelant, par certains aspects, l'Hercule méditerranéen.

*Les dames blanches.* — Elles évoquent dans nos légendes audoises les matrones de nos grands châteaux seigneuriaux qui continuent après leur mort de fréquenter, sous forme de fantômes singuliers, les lieux qu'elles ont autrefois habités et où leur souvenir persiste encore dans la mémoire des populations paysannes, tout rempli du souvenir de leur richesse éblouissante et de leur domination opulente. Telle la dame « *blanche de Puivert* » que la légende locale nous dit apparaître de temps à autre sur la terrasse de son vieux château féodal pour revoir et revivre semble-t-il les fastes de sa vie passée... Ces personnages ainsi décrits par nos contes audois rappellent ces « *dames blanches* » évoquées couramment dans les croyances superstitieuses des peuples du Sud de la Bohême. Dans ce pays, en effet, tous les vieux châteaux, toutes les vieilles familles nobles ont leurs « *dames blanches* » dont l'attitude et l'aspect extérieur sont toujours uniformément décrits. Elles apparaissent, en effet, comme des femmes sveltes, bien faite, d'un air toujours grave, coiffées à certains jours du voile blanc des veuves et gantées de noir quand elles apportent une triste nouvelle. Elles se montrent d'ordinaire à midi ou à minuit, dans un endroit élevé, d'un accès difficile; mais tandis que leur apparition se fait de façon subite et instantanée, elles disparaissent à la manière d'une nuée qui s'évanouit par degré. Celui qui voudrait chercher l'origine de ces déesses à caractère seigneurial, serait amené à les apparenter, en raison de toutes leurs caractéristi-

ques, à ces personnages mystérieux qu'on nomme « *les Mélusines* », bien que cependant nos dames blanches audoises n'évoquent en rien cette particularité des Mélusines consistant dans leur union avec un mortel, quoique déesse d'un monde mystérieux. Disons en passant que les Mélusines ont pour aïeule la grande déesse syrienne Dorcido, Dorkido ou Atargathés, très populaire dans tout le monde antique, qui l'a toujours considérée comme une femme très belle, la déesse de la fécondité, la protectrice des villes, changée en poisson à cause de son amour pour un jeune syrien. — Héritières des attributs de Dorcido, les Mélusines apparaissent, dans la légende, comme mère de nombreux enfants, fondatrices de races puissantes, guerrières, bâtisseuses des villes et des châteaux. — Toutefois leur histoire s'est notablement transformée. Déeses célestes au début, elles ont la liberté de s'unir à un simple mortel à condition toutefois que l'époux choisi s'engage par serment à ne jamais voir son épouse un certain jour de la semaine, ou dans une situation déterminée, c'est-à-dire dans un de ces moments où la déesse, victime d'un enchantement, perd sa forme humaine. Si elle est aperçue dans cet état, la Mélusine est aussitôt condamnée à disparaître et à quitter pour toujours son époux. — Plus tard la légende a fait de la Mélusine une femme d'une beauté singulière, qui s'unit à un envoyé du ciel, après serment de ne point lui demander son nom, ni son pays, faute de quoi son époux céleste doit retourner dans sa patrie céleste.

C'est sur ce thème qu'est brodée la légende de la fée « *Manto* » qui devient couleuvre chaque samedi, fonde la ville de Mantoue, mais ne se marie pas. Telles aussi les légendes des dames blanches de Bohême qui prédisent l'avenir et sont malheureuses en ménage par la faute de leurs maris.

La légende de Lohengrin de Wagner se développe sur le deuxième thème, et le chevalier du Graal, fils de Parcival, retourne à Montsalvage parce qu'Elsa son épouse l'a amené à lui révéler son nom.

Il est chez nous un roman d'une Mélusine chrétienne, transformation de la Mélusine helleno-asiatique, écrit par Jean d'Arras en 1387. Elle proclame que tout arrive par permission divine et fait bénir par un évêque son mariage avec Ramondin. Son époux est conduit par elle dans le château qu'elle a construit, avec la promesse qu'il ne cherchera jamais à la voir un samedi. Mais poussé par son frère à surprendre ce jour-là sa femme soupçonnée d'infidélité, Ramondin l'aperçoit se baignant dans une grande cuve de marbre, et distingue que la partie qui plonge dans l'eau est une queue de serpent.

Le lendemain Mélusine annonce à son mari qu'elle est contrainte à le quitter parce qu'il a manqué à son serment, et elle lui annonce les circonstances mystérieuses de son départ. Aussitôt sa peau s'écaille et ses deux bras deviennent deux grandes ailes. Elle vole sur la fenêtre, dit adieu à l'assistance et de ses habits sort un énorme serpent à deux ailes qui disparaît dans les airs.

La trace de son pied sur la fenêtre resta imprimée jusqu'au moment où son château de Lusignan fut démoli en 1574. Et suivant sa prédiction, chaque fois que le château de Lusignan changeait de maître ou qu'un membre de la famille mourait, Mélusine venait trois jours avant annoncer l'événement en faisant le tour du château et en sifflant comme une enragée.

Dans les provinces françaises, où s'est perpétuée une légende de la fée Mélusine, on la représente ornée d'une chevelure onduoyante, couchée sur un côté, une de ses mains soutenant la tête, l'autre serrant sa queue de serpent fort longue et repliée plusieurs fois sur elle-même.

### **Demeures et formes d'apparition des esprits familiers**

La croyance populaire professe qu'ils habitent au milieu des humains, au sein de leur propre foyer, aux carrefours des chemins, au milieu des maisons en ruines, dans les grottes, sur le bord des rivières, des sources, dans les gouffres, les mines et cela sous les formes humaines les plus singulières, de fantômes, d'animaux, de plantes, voire même d'objets matériels : pierres précieuses, statues ...etc.

Pourquoi le choix de ces manifestations bizarres ?

On pourrait en trouver une raison plausible, semble-t-il, dans les similitudes qu'évoquent les caractères de chaque esprit avec tel ou tel trait particulier des êtres dont ils empruntent l'apparence.

Ainsi l'aspect solitaire, ombreux de certains sites s'accorde à merveille avec l'image toujours effrayante d'un esprit fantôme. De même les particularités extravagantes de vie, d'attitude, de travers de certains animaux deviennent facilement, pour la superstition populaire, le symbole des esprits qui pourront les évoquer.

Le récit des légendes concernant les esprits familiers que nous avons recueillis çà et là, dans nos histoires locales ou sur les lèvres de ceux qui en sont encore parmi nous les mémoires vivantes, procurera au lecteur audois, curieux du passé de son coin de terre, la satisfaction agréable de retrouver l'âme populaire de ses aïeux dans ses manières spontanées de croire, de sentir, d'espérer et de vivre en communion avec les puissances de l'Au-delà !

Le caractère mythomanique de toutes ces histoires locales n'est pas discutable. Et c'est pourquoi, il sera nécessaire de beaucoup élaguer pour en extraire ce qui reste vrai et donc matière consistante pour une interprétation judicieuse à tonalité scientifique.

Pour cela, le critique ne doit jamais oublier que le merveilleux est l'aliment préféré de la conscience populaire. Dans ce monde, tout pour elle est possible, rien n'est invraisemblable; dès lors les légendes de toutes sortes sont accueillies par elle sans défense et adoptées sans résistance, parce qu'elles répon-

dent à son profond besoin d'explication par des causes occultes. Comme l'enfant, le peuple est enthousiaste, audacieux; il a la tête épique et la compagnie des héros convient à son imagination.

Dès lors, une analyse compréhensive et loyale de toutes ces légendes où la superstition populaire audoise se donne libre cours, autant de celles qui dépassent le vraisemblable comme de celles qui le côtoient, nous permettra de retrouver sous des aspects bizarres, enfantins, parfois même extravagants et saugrenus, ce désir de l'au-delà que traduit tout à la fois la nostalgie du mieux vivre humain et l'angoisse d'un bonheur divin.

---

## Récit des Légendes Audoises concernant les " ESPRITS FAMILIERS "

---

### La fée de Moujan

Il existait à Moujan, petit village situé non loin de Narbonne, une fontaine appelée « **La Bistando** » où fut surprise, un jour, la fée du village, par un cultivateur de l'endroit nommé Bistan, que la légende fait vivre vers 1224.

Un soir que le paysan harassé de fatigue revenait du travail, il se détourna un tantinet de son chemin pour se désaltérer à la fontaine de la Bistando. Quelle ne fut pas sa surprise de voir, dormant sur les bords de la fontaine, une jeune fille, toute vêtue de dentelle et aussi belle qu'une déesse. C'était, il n'en douta pas un instant, la fée du lieu; celle, disait-on, qui pouvait rendre riche l'heureux mortel qui réussirait à l'enchaîner. Bistan convaincu qu'il a sous la main la clef de la fortune, se hausse sur le bout de ses pieds, chemine légèrement jusqu'à la fontaine et dans un élan plein d'audace se jette sur la fée, la saisit à bras le corps et l'enchaîne solidement. Et puis d'un air galant « Belle déesse », dit-il à la ravissante jeune fille, « tu es ma prisonnière. A Dieu ne plaise que rien de moi ne t'offense. « Mais promets-moi de me faire le plus riche propriétaire du « pays. Ta promesse jurée, la liberté te sera rendue. » La jeune fée touchée de telles prévenances : « Je vais donc reprendre mon vol, et sois assuré que dès mon arrivée à mon palais « de cristal où m'attendent mes compagnes, la fortune viendra « sans tarder combler tes désirs ».

Bistan rentre chez lui tout empli de son rêve. De fait ses affaires prospèrent merveilleusement, et bientôt sans que nul de ses amis et voisins étonnés puissent se l'expliquer, il devient l'homme le plus riche de la contrée. Et dès lors, ajoute la légende, il passa en proverbe dans le pays narbonnais de dire de celui qui réussissait dans les affaires « A quel a encadenat la « Bistando ». Celui-là a enchaîné la fée Bistande ».

### La fée Nore et les lutins Bug et Arach

L'Aude était autrefois, nous dit la tradition, une plaine immense et fertile sur laquelle veillaient des fées et des lutins. Les fées armées de longues piques chassaient les dragons et les serpents qui infestaient le pays, et dispersaient les nuages malfaisants pour la levée des récoltes. — Les lutins, petits dieux des bois et des taillis, chassaient les vipères et dénichaient les corbeaux et les pies rapaces.

Et c'est pourquoi, le peuple audois bénissait ces esprits bien-faisants, leur élevait des autels et avec leurs images en décorait les frontons.

Parmi ces fées et ces lutins, la déesse Nore et les lutins Buch et Arach étaient les plus honorés, tandis que Cers, fils d'Eole, père des vents et de la tempête voyait son temple abandonné par les bons paysans qui l'accusaient de ravager les récoltes, de dépouiller les arbres de leurs fleurs et parfois de découronner même les toits des maisons. En vain les fervents de Nore et des lutins Buch et Arach les suppliaient-ils ardemment d'intervenir auprès de Jupiter pour conjurer les méfaits de Cers. Ceux-ci avouaient en toute loyauté qu'ils se sentaient impuissants contre ce fils d'un Dieu et petit-fils de Jupiter.

Un jour que la tempête avait fait rage plus que de coutume, la fée Nore, prise de pitié plus tendre pour le malheur de ses paysans, résolut d'implorer de front le grand dieu Jupiter. Touché de cette sainte audace, le maître de tonnerre promit à la petite déesse de calmer les colères de Cers et de veiller sur la contrée qu'elle aimait. A peu de temps de là, Cers, un soir qu'il faisait sombre, déclencha une tempête furieuse faisant gémir sous ses coups tous les arbres de la forêt.

Nore enfermée dans son temple sent bondir son cœur au fracas de l'ouragan et adjure Jupiter de tenir la promesse qu'il lui a faite.

Tout à coup le calme se fait et tandis que la petite fée vole au dehors pour jouir du spectacle, elle a l'impression, ô merveille, que le large plateau où sa vue se promène s'élargit, s'élève progressivement, devient mont, puis chaîne et par un prodige qu'elle ne peut s'expliquer, elle se trouve elle-même, comme par enchantement, sur le sommet le plus élevé de cette nouvelle montagne dressant sa pique vers le Ciel. Depuis ce jour le pays, en proie aux colères de Cers, se trouva abrité par le rempart de montagnes qu'avait fait surgir féériquement la puissance de Jupiter, sollicité par la petite fée. Aussi les paysans reconnaissants appelèrent dès ce jour le plus haut sommet de cette chaîne « protectrice » **« la pique de Nore »**.

Encouragés par l'exemple de Nore, les lutins Buch et Arach se décident eux aussi à implorer Jupiter pour qu'il délivre les pays qu'ils habitent des colères malfaisantes du même Dieu Cers. Mais afin de se faire mieux entendre du Maître des Cieux, Bug grimpe sur les épaules d'Arach et fait sa prière à Jupiter qui se laisse fléchir et dresse dans les nues un promontoire protecteur,

fait du mont même sur lequel s'étaient placés les deux lutins pour l'implorer. A l'abri de ce nouveau rempart, qui portera désormais le nom de Bugarach, toute la plaine du Roussillon et le plateau des Corbières ne craindront plus les colères désastreuses de Cers (1). Et telle est d'après la légende audoise l'origine de la « **Pique de Nore** », et celle des « **monts de Bugarach** ». Mais ajoute la même légende, le dieu du vent audois ne se tint pas pour battu, car dès qu'il se sentit enchaîné par ordre de Jupiter, il se changea en « tramontana », et continua à inquiéter arbres et paysans, et à dévaster des lieux que l'impunité n'avait cependant jamais atteints.

« **Lou traouc de las Encantados** » (La fontaine des enchantresses) — Ce terme de « las Encantados » tout à fait poétique, désigne dans le langage audois, les fées qui habitent tout près des fontaines ou dans les profonds souterrains que les eaux ont creusés. Elles ont pour mission de veiller sur les richesses que ces lieux recellent ou sur les personnages mystérieux qui y ont été exilés. Elles sortent parfois de ces retraites, principalement quand elles apprennent qu'un beau et jeune garçon vient rêver auprès de leurs demeures, dévoré par quelque projet d'épopée sentimentale. Ces fées déploient alors tout leur art de séduction, pour l'attirer dans leur palais souterrain de cristal, d'où il ne reviendra jamais plus. Et c'est pourquoi, les sites sauvages de notre région, les grottes solitaires, les souterrains ombreux ont chacun « **leurs encantados** », aussi bien que l'histoire romancée de quelque imprudent ou de quelque malheureux envoûté « enfadat » par leurs charmes et leurs mélopées. Sur ce thème sont brodées les légendes de la colline de « **las Encantados** », près de Couiza, comme celles du « **Traouc de las Encantados** », souterrain situé aux environs de la campagne de Saint Jean près Carcassonne et creusé dans le rocher. Pour qui l'a visité, ce souterrain présente à l'entrée une salle spacieuse, communiquant par une escavation avec une seconde salle au fond de laquelle se trouve un puits mystérieux, dont on n'a jamais pu mesurer la profondeur... Pour en montrer la longueur, on raconte qu'un jour, deux canards y furent jetés et retrouvés quelques temps plus tard tout près de Fontcouverte, à un endroit appelé « Found-Calel ».

« **Les Mitounes** » : (2) Dans la tradition audoise, les « **Mitounes** » sont les fées des eaux qui habitent les Corbières; fées malfaisantes inspirant la crainte et l'effroi à tous ceux qui sont contraints à passer près de leur demeure..

A Missègre, elles habitent « **le Trou des Mitounes** », petite

---

(1) **Cers** : Suivant certains historiens, ce nom viendrait du Grec et signifierait « tourbillon » suivant d'autres, il serait d'origine celtique « *cyr-cla* », et synonyme de violence. Ce dieu « Cers » a été décrit par les anciens, Caton, Vitruve, Lucain, Pline, Sénèque parle d'un temple qu'Auguste, durant son séjour dans les Gaules, fit élever au dieu Cers à Narbonne ou aux environs.

(2) **Les Mitounes** : Folklore-Aude : N° 8 p. 136 : 1938... par M. Gibert.

grotte s'ouvrant à flanc de côteau en bordure du ruisseau de Guinet, et à quelques centaines de mètres au nord du village... Ces fées, dit l'histoire locale, se réfugient dans ce trou après avoir lavé leur linge, au clair de lune, et cachent là celui qu'elles ont dérobé aux paysans du village.

C'est tout près du « **Lavadou** », petit ruisseau qui coule au sud du hameau de Montferrand, que se tiennent les « **Mitounes de Rennes-les-Bains** ». Elles lavent leur linge dans l'eau claire du ruisseau et celui qui peut leur dérober un peu de ce linge est assuré de faire fortune facilement et rapidement. Mais, dit-on, la fortune ainsi acquise disparaît aussi vite qu'elle est venue. On cite dans le village de Montferrand des familles qui se sont ainsi enrichies et qui possèdent encore du linge des Mitounes.

A Sougraigne, les vieilles gens racontent que la famille C... avait dérobé un païroulet et une serviette aux « Mitounes », réfugiées dans « **la Couno** », petit souterrain dans le voisinage immédiat de la source de « **Tourtos** », non loin du hameau des Clamencis et de son moulin. Les Mitounes, au courant de ce larcin avaient en vain poursuivi le voleur. Et ne pouvant rentrer en possession de leur bien, elles lancèrent leur malédiction en disant : « **Mefisaz-bous, tant qué ba pouïrets garda, anira pla** » — « méfiez-vous ; cela ira bien autant de temps que vous pourrez le conserver ». La famille ainsi menacée, veilla dès ce jour avec un soin jaloux sur le trésor acquis. Malgré tout, la colère des Mitounes eut raison de l'habileté de leurs détrousseurs ; car, la fortune des nouveaux riches déclina rapidement pour faire place à une sordide misère. Et c'est pourquoi : « **chi s'en pren a las mitounes, tant pis per el; quicon y escouira leou e lountens** ». « Tant pis pour celui qui trompe les Mitounes ; il lui arrivera malheur bientôt et longtemps ».

A Rennes-les-Bains on croit que celui qui possède une pièce du trousseau des Mitounes, voit chaque jour apparaître cinq sous sur sa hûche à pain « **Aoura, dit-on dans le village, cado matis, cinq saous sur la laïcho.** »

A Fourtou, nous raconte Jourdanne (1) il existe encore la grotte des Mitounes ou des sorcières ; et Monsieur Laurent Mathieu d'Olonzac nous signale celle de Greffeil.

Tous les habitants de Rouvenac connaissent bien la grotte qui se trouve à droite de la rivière et savent qu'elle était habitée autrefois par des Mitounes.

C'est pourquoi d'ailleurs on l'appelle encore « **La grotte des Mitounes** ». Et les vieilles grand'mères de Rouvenac racontent à leurs petits enfants qu'autrefois on voyait ces fées aller, pendant la nuit, laver leur linge avec un battoir tout en or dans les eaux claires du « **Fabi** ». Or il advint qu'une nuit, une des fées oublia le battoir à la rivière. Il fut retrouvé le lendemain par un passant qui le vendit à un orfèvre. Et c'est depuis ce

(1) Contribution au folklore de l'Aude, Bulletin S. E. scientifique de l'Aude T. VIII page 77.

jour, racontent les vieux de Rouvenac, que l'on entend, quand le vent souffle avec violence dans les arbres, par les nuits sans lune, des gémissements dans leur ramure, échos plaintifs des lamentations des Mitounes qui pleurent la perte de leur battoir d'or.

Les Mitounes de **Laroque de Fa** ne sont pas simplement lavandières, mais aussi meunières; car on dit dans ce village, lorsque la source intermittente de « **Las Canals** » coule; « **Las mitounos moloun** ». « Les Mitounes sont en train de moudre. »

Le pouvoir d'envoûtement des Mitounes ne s'exerce pas simplement sur les hommes, mais encore sur les animaux. C'est là, la croyance des habitants de Rennes-le-château que révèle le conte ci-dessous :

#### **La brebis ensorcelée de Rennes-le-château :**

Un soir, le berger du village rentrant son troupeau, s'aperçut qu'il avait perdu une brebis. Il ferme aussitôt sa bergerie pour courir à sa recherche. Il l'aperçoit broutant, non loin de là, tout à côté du moulin du village. Il l'appelle familièrement suivant son habitude, mais la brebis semble ne pas l'entendre. Il s'approche, la caresse et la pousse du genou pour la faire avancer. La brebis comme paralysée sur place ne bouge toujours pas. Impatient, il la charge sur ses épaules et reprend le chemin de la bergerie. Mais tandis qu'il passe tout à côté d'un petit souterrain qu'il a maintes fois franchi durant sa vie de berger, il entend une voix qui s'adresse ainsi à la brebis qu'il porte allègrement sur son dos : « **Qui té porto mitouno ?** ». Quel est l'homme qui te porte o fée mitoune ? Et la brebis de répondre gaiement « **Es Jan, lé bergè** ». C'est Jean le berger. On devine la surprise de notre bon paysan en entendant soudain ce dialogue mystérieux. Pris de peur, il lâche brusquement l'animal et s'enfuit à toutes jambes vers sa maison. En vain, il attendit toute la journée le retour de sa brebis; plus jamais il ne la revit : « **Es los mitounos ché mè l'an raoubado** » les mitounes me l'ont « volée disait-il à ceux à qui il racontait son histoire bizarre » « **E encaro** », ajoutait-il « **en sé fouten dé iéou** », et encore, en se moquant de moi.

Notons en passant que d'après Madame Tricoire, institutrice à Lavelanet, Ariège, une histoire analogue de brebis ensorcelée par les Mitounes se raconte près de Montségur (1).

#### **Le mouton ensorcelé de Pêchequille**

On raconte qu'un jour un mouton de la métairie de Pêchequille, sise sur un col à mi-chemin de Lavelanet à Montségur, s'était égaré dans les ravins. Le berger Franciscot passe toute une journée à le chercher et le trouve dans un bois occupé à brouter. Il voudrait le ramener à la bergerie, mais le mouton

---

(1) Extrait d'une lettre de Mme Tricoire, institutrice à Lavelanet Ariège: 5 février 1939.

s'y refuse obstinément. Il le charge alors sur ses épaules, se met en route et rencontre un de ses cousins venu pour l'aider. « Chè fasios cousi, denpei tant de tens qu'es partit ? » « Qu'as tu fait cousin depuis que tu es parti ? » — Et le mouton de répondre : « E fasio à pourtin pourteno amé lé Franciscot » — « Nous faisons à nous porter mutuellement avec « Franciscot » — A cette réponse mystérieuse du mouton, les deux hommes prennent la fuite à toutes jambes, abandonnant sur la route ce mouton que les Mitounes, pensaient-ils, avaient « enfadat » « ensorcelé » !

### Le drac

Parmi les esprits familiers qu'honore et craint tout à la fois la piété superstitieuse audoise, le drac est un des plus connus et considéré comme un génie capricieux, tapageur, vantard, paresseux, cynique même parfois. La tradition affirme qu'il s'introduit dans les maisons « les oustals », en forçant la serrure ou en brisant les vitres. Il parle en maître à ses hôtes, lève sur eux des dimes et se venge de ceux qui résistent. C'est ainsi qu'il exige « un gâteau » de chaque four du village qu'il fréquente », « le gâteau du drac », et que le cheval de tournée du moulin reste à sa disposition un jour par semaine. — Le conte de « **La Gloriette de Babou** » nous a fait connaître le drac du Minervois, comme l'histoire du « **Pont de Massafans** » de Mahul, celui du Mas Cabardès. — Ce lutin nous est représenté comme incroyant, irrespectueux, dénigreur des vertus domestiques et type représentatif des vices ridicules du village ou du canton où il a élu domicile. C'est un Protée qui à chaque époque revêt le caractère changeant des croyances et des sentiments des masses qui croient en lui, et dont il devient pour cette raison le symbole vivant. — Ainsi avant la révolution, il nous apparaît sous l'habit enfariné du meunier et typifie à cette époque le Jacques Bonhomme du Midi, toujours prêt à faire claquer son fouet contre les Seigneurs et les Prêtres.

Sous la République, son bonnet bourgeois se transforme en bonnet phrygien; le drac se mêle de propagande révolutionnaire et il est connu dans le pays comme « **le petit Jacobin** » — A la Restauration, il devient le « **Petit caporal** »; vers 1830 il se pavane « **en garde national** » pour reprendre bientôt son costume favori « **de garçon de Moulin** ».

Le drac du Rhône est cruel sous sa forme de monstre ailé, amphibie, portant sur le corps d'un reptile, les épaules et la tête d'un beau jeune homme. Il habite les bords du fleuve et dévore les imprudents attirés par la douceur de sa voix. Aussi le peuple a-t-il peur du drac; si bien qu'il suffit d'évoquer son nom dans la réunion la plus gaie pour jeter aussitôt du malaise sur tous les visages.

Dans notre pays audois, le drac semble s'être un peu humanisé. L'idée qui subsiste encore dans la conscience populaire de nos régions est celle d'un esprit tapageur, taquin, vantard, cynique parfois plutôt que méchant, comme nous l'avons déjà signalé plus haut.

Les deux légendes audoises que nous rapportons ci-dessous évoqueront certainement, dans l'esprit du lecteur, l'image que nous venons d'esquisser.

### Le Pont de Massafans :

Dans le Mas-Cabardès se trouve « le pont de Massafans » « Ramasse toi, enfant ». — Ainsi appelé, dit-on, en souvenir d'un des exploits de l'espièglerie du Drac de cette contrée ! Une douzaine d'enfants se rendaient au bois, un jour de congé, pour y prendre leurs ébats et faire le fagot qu'ils devaient apporter le soir à la maison. Arrivés tout près du pont qui côtoie le « barry » du village, ils aperçoivent un âne arrêté et broutant les rares herbes qui poussaient entre les jointures des murs lézardés de ces vieilles pierres. Joyeux de cette rencontre, le groupe en débandade se précipite vers l'animal paisible, le prend qui par le licol, qui par la queue, qui par les oreilles et le conduit vers l'orée du bois. Mais tandis que la bande en liessé chemine et apostrophe l'âne, les enfants se hissent l'un après l'autre sur son dos et y paradedent comme d'habiles cavaliers. Tout à la joie de leur amusement, les petits maraudeurs ne se sont pas aperçus de ce fait, cependant bien étrange, que le dos de l'âne s'était allongé à mesure que chacun y grimpait dessus.

Si bien que cette troupe nombreuse s'y trouve à l'aise maintenant, et chevauche Maître Aliboron avec de grands éclats de rire. L'animal s'est montré des plus patients tant que les jeunes espiègles on grimpé dessus. Mais à peine la bande est-elle en place, que le paisible Aliboron devient subitement fringant, lève sa queue, dresse ses oreilles et bondit comme un jeune poulain, tout droit vers la rivière à l'étonnement des jeunes cavaliers maintenant effrayés. Et sans hésitation aucune, il s'y plonge en coup de vent. — Arrivé au beau milieu, il se couche nonchalamment dans le courant, y dépose son fardeau comme en se jouant et se sauve sans crier gare ! On devine l'inquiétude de tout ce petit monde et la diligence désemparée de ces jeunes cavaliers désarçonnés pour se tirer du mauvais pas où les a précipités l'âne mystérieux. Mais lui, qui a maintenant repris sa forme vraie du Drac, va s'asseoir sur le roc qui domine la rivière, en face le pont qui l'enjambe, et s'amuse plaisamment des efforts désespérés que déploient les écoliers maraudeurs pour se tirer du bain forcé où il vient de les plonger.

M. le Curé de Bouillonnac, l'Abbé Rey qui a vécu de longues années dans la contrée du Mas-Cabardès, nous a communiqué une version plus circonstanciée de la même légende. Nous la reproduisons dans sa teneur originale.

« Massefans » est le nom que porte l'embranchement du chemin de Roquefère sur la route de Carcassonne au Mas-Cabardès, à 1.500 mètres environ de ce village. Notre légende en explique l'origine.

A Massefans, un jour, cinq ou six enfants jouaient dans une prairie sur la rive gauche de l'Orbiel. Dans ce même pré, un âne broutait. Tout à coup, un des enfants de la bande s'écria

« Drollès (enfants); si nous montions sur cet âne, nous passerions la rivière et irions de l'autre côté sans nous mouiller ».

L'appel entendu, chacun des enfants enfourche le dos de l'âne qui semble s'allonger à mesure que les jeunes Cavaliers l'escaladent. Si bien que bientôt tous y ont pris place et s'y trouvent à l'aise... Ainsi installés, chacun d'invectiver le pauvre animal afin de l'exciter à courir plus vite. Docile, l'âne s'engage en courant dans la rivière, va sans rechigner au milieu du courant, s'arrête, fléchit sur ses pattes, s'allonge dans l'eau et dépose tranquillement ses cavaliers apeurés. — Et tandis qu'il s'enfuit, les écoliers entendent l'âne rire aux éclats et s'écrier : « Massofans » « Ramasse-toi enfant » (1).

La **Gloriette** : (2). La légende que nous raconte Babou dans les « **Payens innocents** » nous montre le Drac sous un aspect plus malveillant que dans le conte de Massafans. L'histoire se déroule dans le village appelé jadis « **Pallas des chevaliers** » situé entre Narbonne et Carcassonne, dans la région du Minervoïs.

Gloriette est le nom d'une jeune fille abandonnée qui devient une hirondelle, afin d'échapper aux tracasseries inconvenantes du Drac.

Dans le petit village de Pallas habitait la famille Richardis qui depuis longtemps faisait marcher le four de l'endroit. — Le père était mort laissant à sa veuve un fils Jean et une fille Anne. La mère aidée par le fils continuait à tenir « le fournil », « le four » où venaient pétrir les gens du village. Entre temps, Gabrielle Richardis, la mère toujours généreuse et sensible au malheur d'autrui, avait hébergé une jeune fille abandonnée par les « **Caracos** ». (3) Elle lui trouva pour la loger la petite et chaude armoire, tout à côté du fournil et qu'on appelle dans nos régions « **la gloriète** ». Ce nom devint bientôt pour la famille et aussi pour les gens du village celui de la jeune « Caraco » recueillie. Cette fille portait sur elle quelque chose d'étrange, presque de mystérieux, et son langage moitié espagnol, moitié languedocien, ressemblait presque au gazouillement de l'hirondelle. Bonne personne, laborieuse, dévouée, Gloriette se disait heureuse d'avoir trouvé un abri aussi accueillant et aussi sincère dans sa générosité. C'est pourquoi la jeune bohémienne s'était toute donnée à sa famille d'adoption. Le drac du pays l'avait remarquée et au jour où il lui était permis d'entrer dans le fournil, il s'attardait volontiers à bavarder avec Gloriette. Et la jeune fille l'écoutait avec d'autant plus de plaisir, que le

---

(1) Dans certaines de ces régions on dit en effet, « effan, fan paouré fan... moun effan... (note de l'abbé Rey).

(2) Les **Payens innocents**... Nouvelles par Hippolyte Babou — (Poulet-Malassis et de Braix, Rue Richelieu, Paris 97 : 1862.

(3) **Caracos** : Interjection espagnole « Caraco » marquant l'étonnement et lancée à tout propos dans la conversation. Ce mot désigne, chez nous, les Bohémiens errants.

drac était seul à lui parler sa propre langue. Et ainsi se lia à la longue, l'amitié du lutin et de Gloriette.

Jean le fils de la maison avait tout d'abord critiqué vivement sa mère de l'hospitalité donnée à cette bohémienne. Mais la gentillesse, les manières délicates de Gloriette eurent tôt fait de changer les sentiments du jeune boulanger. Si bien qu'il se surprit un jour à aimer celle dont l'entrée dans sa maison lui avait tout d'abord déplu... Et depuis ce temps empressé auprès d'elle, il ne songeait à cacher à personne ses sentiments intimes à son égard. A tel point que les commères du village ne tardèrent pas à faire gorge chaude des prévenances que le fils de Gabrielle prodiguait ouvertement à la jolie Bohémienne, et que la mère elle-même, inquiète de cette intimité, projeta non sans peine, de renvoyer Gabrielle. Mais elle se buta à la volonté si farouche de son fils, qu'elle dut abandonner son projet pour éviter une révolte ouverte et sans merci. Le drac, de son côté, heureux de la préférence que Gloriette semblait lui donner sur son rival, redoublait ses gentilleses, si bien, qu'il se permit de l'emmener un jour à la foire de Caunes. L'aventure eut vite fait le tour du village et détermina Jean, pour en finir avec une jalousie qui le rendait malheureux, à demander à sa mère de lui laisser épouser Gloriette. Mais la jeune fille s'y refusa discrètement, laissant entendre à celui qui lui parlait cependant avec tant de sincérité et d'amour, qu'elle avait besoin pour vivre d'air et de liberté. Elle lui promit aussi qu'elle ne se laisserait jamais prendre par le Drac, et que si le malin faisait mine de la violenter, elle déploierait aussitôt ses ailes et se déroberait au séducteur. — Or il arriva qu'un soir, tandis que la famille Richardis prenait son repas, un cri strident et désespéré venant du fournil retentit lugubrement dans la maison. Jean accourut aussitôt suivi de sa mère et de sa sœur. La porte de la petite chambre de la bohémienne était grande ouverte et Gloriette n'était plus là. Comme elle l'avait promis à Jean, elle avait ouvert ses grandes ailes à l'approche du Drac venu cette fois, sans doute, avec un mauvais dessein, et s'était envolée dans le grand ciel pour échapper aux étreintes perverses du cynique lutin. Les premières émotions d'angoisses passées, Gabrielle Richardis alluma le cierge béni à la chandeleur afin d'éloigner tous les mauvais sorts que le drac sans doute irrité de sa déconvenue aurait pu jeter sur sa maison. Le lendemain matin à l'aube les Richardis s'étaient remis à leur besogne. Tout à coup, ils aperçurent rôder tout près de la fenêtre une hirondelle éperdue qui, frôlant les carreaux dans sa course agitée, laissait échapper à chaque fois des cris stridents et désespérés. — Jean se souvint alors de la confiance de Gloriette. Et tout aussitôt : « Maman dit-il, cette « hirondelle en détresse, je la reconnais; c'est notre Gloriette ». Et il se mit à pleurer. Et l'oiseau, heureux semblait-il d'avoir été reconnu par celui qui l'aimait, s'accrocha à la fenêtre, fit entendre cette fois un petit cri joyeux et disparut bientôt en un vol mystérieux mais apaisé.

Et depuis ce jour, disait la vieille grand'mère Richardis à ses petits enfants, le vol des hirondelles n'est plus comme celui des

autres oiseaux, surtout quand leurs détours sont rapides et capricieux. Alors l'hirondelle qui n'est autre certainement qu'une Gloriette, fuit la poursuite du Drac qui voudrait la violenter.

Aussi est-on persuadé encore au pays du Mas-Cabardès que lorsque le Drac devient amoureux d'une jeune fille et tente de lui faire du mal, Gloriette, l'hirondelle fidèle vient lui murmurer à l'oreille de ne pas se laisser prendre aux avances séduisantes de ce génie malfaisant qui ne veut que satisfaire ses desseins pervers.

#### **Le drac de Lacombe et de Salsigne :**

Près de Lacombe, nous communique M. l'abbé Rey, ancien curé de ce pays, il existe entre la Rigole et le chemin de Saissac un passage entre deux roches qu'on appelle le saut du Rouard; Or ce terme de « Rouard » désigne le Drac de ce pays.

Etant enfant, poursuit notre abbé, j'ai entendu raconter ce fait que l'histoire situe à Salsigne. Des gens qui habitaient une maison bien fermée et barricadée, entendaient assez souvent à une heure avancée de la nuit, les pas et les bruits d'un individu qui rentrait à l'écurie et étrillait le cheval. D'autres fois, ils étaient soudain réveillés par les grincements d'un crible que quelqu'un agitait, semblait-il, pour réapproprier quelque sac de blé. Et les bons paysans qui connaissaient l'histoire, de dire avec assurance : « C'est encore le drac qui fait des siennes ». — « Es suromen le rouard qué continuo dé fa das siounos ! »

#### **L'esprit de Jean de Calès et de Milhet.**

Les croyances audoises à ces esprits singuliers rappellent les vieux dogmes païens de l'immigration des âmes, du culte des morts, de la nécessité de l'ensevelissement du corps pour que l'âme puisse entrer dans l'Adès. — Ces esprits, êtres mystérieux se manifestent par l'intermédiaire de certains animaux, le bœuf, le loup, le corbeau etc., font preuve de dons extraordinaires de force physique, se jouent des conditions du temps et de l'espace et se mettent au service des âmes en peine pour les conseiller, venger les injustices dont elles sont les victimes et les aider à réparer une situation compromise.

**Jean de Calès** (1). La légende de Jean de Calès nous présente un personnage bizarre qui vit sous l'apparence d'un corbeau, parle comme les hommes, et même manifeste des qualités physiques et morales singulières et mystérieuses. C'est ainsi qu'il assure pendant 7 ans, on ne sait trop comment, la nourriture quotidienne de Jean de Calès perdu dans une île déserte, qu'il lui fait connaître le mariage qui se projette entre son époux et le rival qui l'a exilé, qu'il le transporte en un clin d'œil et sur ses ailes jusqu'à son ancienne maison, exige de lui en paiement

---

(1) Folklore audois : N° 19, page 156 : Novembre 1938.

le sacrifice de son fils, et arrête sa main d'un coup d'aile au moment fatal en lui révélant qu'il est l'esprit du mort dont il a assuré un jour, la sépulture.

Jean de Calès vient d'avoir vingt ans quand il demande à ses parents d'aller faire son « **Tour de France** » pour se perfectionner dans son métier en se faisant embaucher par des patrons divers. Il arrivait un soir aux abords d'un coquet village, pour y chercher du travail, lorsqu'il aperçut un cercueil abandonné sur un des côtés du sentier qu'il suivait. Avisant la bonne femme qui passait tout près de lui : « Pourquoi lui demanda-t-il, laisse-t-on un cercueil ainsi exposé ? » « La coutume de chez nous, » répond la paysanne, veut qu'on agisse ainsi quand le mort n'a pas payé ses dettes, et jusqu'au jour où quelqu'âme charitable les acquitte pour lui. — Poussé par un sentiment intérieur de compassion, le jeune homme s'enquiert délicatement des créanciers du mort et de la somme dont il est encore redevable. Il acquitte la dette, en avertit les parents du mort et leur fait promettre de l'ensevelir au plus tôt. Le soir même, le jeune homme quitte le village et va dans la ville voisine, où il a tôt fait, sur sa bonne mine, de trouver du travail. Ses nouveaux patrons ont vite apprécié ses qualités, au point que demandé en mariage par la fille de la maison, il devient en moins d'un an le maître de l'atelier. Le bonheur du foyer fut cependant ravi en un jour, par la jalousie d'un rival éconduit, qui s'était promis dans son cœur de se venger. Un soir le couple heureux se promenait au bord de la rivière, rêvant aux douceurs d'une vie qui s'estompait si remplie de promesses, Quand tout à coup, surgit brusquement sur le mari, le fit tomber dans la rivière, à l'endroit même où un courant rapide eut tôt fait de l'emporter.

Au milieu de la nuit, et après bien des péripéties, dont il ne s'était pas rendu compte, Jean de Calès se réveilla avec le souvenir vague d'un sommeil pénible et chargé de cauchemars, au milieu d'une île verdoyante et remplie de solitude. Soucieux, désespéré, il fait le tour de cette terre déserte à la recherche de quelque chose qui puisse apaiser sa faim. Soudain, un corbeau apparaît dans le ciel, s'approche, rôde autour de lui et se pose à ses côtés. Etonné, Jean regarde l'oiseau mystérieux qui sans frayer aucune l'interpelle ainsi : « Inconnu je sais moi ton infortune, et viens près de toi pour t'aider à te nourrir. Toutefois, je mets à l'octroi de ces faveurs une condition expresse; c'est que lorsque tu auras retrouvé la compagnie dont un rival t'a brutalement séparé, tu me confieras l'enfant qui naîtra de votre amour. » Jean de Calès, hors de lui-même, à la suite de sa tragique mésaventure promet sans trop réfléchir, à son interlocuteur étrange, tout ce qu'il lui demande. L'accord conclu, le corbeau durant sept ans, dit la légende, ne manqua pas une seule fois, d'apporter à la nuit tombante, la nourriture au pauvre malheureux. Or, il advint que contrairement à ses habitudes, le corbeau se présenta un beau matin, réveillant Jean de Calès par des appels répétés et pressants. Il lui dit « Tu vas partir sans retard, car ton rival, celui qui t'a

« précipité dans la rivière, doit aujourd'hui même épouser ta  
« pauvre femme qu'il a trompée. Monte sur mon dos et d'un coup  
« d'aile je vais t'apporter dans ton ancienne maison. A toi,  
« alors de reprendre la place qui est la tienne ». Quelques instants après, en effet, Jean se trouvait en face de sa femme et de son rival. Ce dernier l'ayant reconnu s'enfuit précipitamment tandis que sa femme heureuse se jetait dans ses bras et lui racontait par quelles séries de mensonges ce rival l'avait presque décidée à l'épouser. Mais le châtement ne tarda pas à le punir de tous ses forfaits. Et Jean de Calès retrouva avec l'amour de celle qu'il avait perdu pendant sept longues années, la paix d'un foyer qu'égayait bientôt le gazouillement d'un tout petit ange. Malgré tout, la jeune mère heureuse se demandait anxieusement pourquoi elle surprenait quelquefois son époux bien-aimé solitaire dans un coin de la maison, pensif et le visage voilé de tristesse. En vain, s'était-elle hasardée à l'interroger. Elle n'avait obtenu que des réponses parfois un peu dures, toujours évasives. Mais lui, mesurait maintenant dans sa pensée, tout ce qu'avait de redoutable pour son jeune enfant et d'angoissant pour lui-même la promesse qu'il avait faite au corbeau mystérieux de lui livrer son fils sans condition. Dans cette anxiété mortelle, il résolut un jour d'immoler lui-même l'espoir de son foyer plutôt que de le livrer ainsi à un sort inconnu.

Profitant un soir de l'absence de sa femme, il amena son enfant à cet endroit de la rivière où son rival l'avait fait choir. Et tandis que hors de lui-même, il levait son bras sur l'innocente victime, un coup d'aile vigoureux lui fit lâcher le couteau meurtrier. Désarmé il regarde tout à tour son enfant et l'oiseau mystérieux qui se dresse à son côté en lui disant : « Jean de Calès, l'esprit du mort que tu fis jadis ensevelir te protège. Ma vie tourmentée d'âme errante a cessé grâce à ta noble générosité. Et c'est pourquoi, je t'ai rendu ton foyer et sauvé aujourd'hui ton enfant. Vis désormais heureux entre celle qui t'aime et le fils qui reste votre espoir, et continue à rendre aux morts le devoir d'une sépulture digne et diligente ». Et d'un vol rapide, le corbeau s'envola dans le ciel, pour retourner, dit une légende, dans l'Au-delà du Mystère.

#### Milhet (conte populaire) (1).

Milhet fils d'un paysan nous rappelle par sa taille « le petit Poucet ». Il est si petit, nous dit la légende, qu'avalé par un bœuf de labour de son père, il continue encore à vivre dans l'estomac de cet animal.

Mais est-ce le personnage humain de Milhet ou seulement son esprit ? Problème auquel ne s'arrête pas la conscience populaire qui en est semblable-t-il à ce stade primitif de la conscience religieuse que Durkheim appelle avec une certaine opportunité, un état « prélogique », dans lequel elle passe sans souci de

---

(1) Folklore-Aude : Milhet N° 5 p. 65, Juillet 1938.

contradiction, du corporel au spirituel, de l'humain au divin, par le jeu d'un pantheisme qu'on dirait naturel à sa mentalité. — Milhet, le fils d'un laboureur, disparaît donc un jour sans crier gare, laissant ses parents dans une inquiétude mortelle. Mais tandis que le père tout à sa douleur, songeait à son enfant, un soir, auprès de ses bœufs, avant de reprendre son sillon, une voix qu'il reconnaît pour être celle de son fils, sort mystérieuse du ventre d'un de ses bœufs et l'appelle tendrement. En hâte, il les dételle, les conduit à la ferme et sur l'heure fait abattre celui d'où vient de sortir l'appel du disparu. La bête fut disséquée en vain, car rien ne révéla sa présence. Tandis qu'une bonne femme emporte les boyaux du bœuf mis en pièces, elle entend sortir de son panier la même voix mystérieuse, lui disant : « Il fait nuit, vieille, ne t'attarde pas; ne crains rien, « mais va promptement ton chemin. » Effrayée, la bonne femme jette son panier et court à pleins poumons vers sa maison. Sur le bord du sentier où gisent les entrailles de l'animal, vient à passer un loup, qui, heureux de cette bonne fortune, les avale d'un trait, tant sa faim est grande. Mais à peine entré dans le bois, il entend bourdonner à ses oreilles une voix sinistre qui lui répète : « Loup, marche, hâte-toi — suit ta route sans arrêt « et sans peur. » L'animal s'effraye à ces appels mystérieux, et court éperdument sans savoir où ! Bientôt épuisé, il trébuche au berger qu'il connaît bien et à qui il demande maintenant miséricorde : « Bon père, lui dit-il, aies pitié de moi aujourd'hui; « je ne ferai aucun mal à ton troupeau, je suis bien malheureux. « Là-bas au coin du bois j'ai avalé les entrailles d'un bœuf, « jetées là sûrement par quelque esprit malin qui depuis me « poursuit, en criant à mes oreilles : « Loup, marche, va devant « toi, suis ta route sans arrêt ». Berger, délivre moi du malin; « je serai désormais l'ami de ton troupeau ». Étonné de ce langage magique, le berger toujours méfiant de son héréditaire ennemi, et craignant l'esprit qui possède le loup, lui conseille de grimper sur le chêne voisin, de recommander son âme à Dieu et de se jeter ensuite sans peur dans le vide : « Le malin qui te « tourmente, lui dit-il, s'enfuira par ta bouche durant ta chute. » Le loup grimpe lestement sur l'arbre fait ses oraisons, se lance dans le vide et s'écrase sur le sol.

L'esprit de Milhet sort des flancs entr'ouverts de l'animal et le petit bonhomme s'en revient tout guilleret vers sa ferme, dit la légende, raconter à son père les étranges aventures par lesquelles il était passé depuis que le bœuf l'avait avalé.

Conte à tonalité nettement magique par la présentation de ce personnage mystérieux de Milhet, qui dépouillé comme par enchantement de sa forme humaine, pèlerine avec une aisance sans pareille dans l'intérieur de plusieurs animaux, épouvante ceux qu'il approche et après tous ces méfaits retourne sans remords dans son milieu familial.

Que peut représenter, en fait, ce Milhet pour la conscience populaire audoise ? Est-ce le double du paysan ? Une âme en peine, errante ? ou encore, un frère du drac de Gloriette ou de

Massafans, plus malfaisant encore que lui, puisqu'il paraît se plaire à effrayer bêtes et gens ?

Création bizarre à la vérité, mais qui dit bien la survie, en la mentalité populaire et superstitieuse de nos régions, des vieilles croyances païennes en la réalité des esprits familiers, en leurs pérégrinations multiples dans les individus et les animaux, et dans cette thérapeutique magique du saut dans le vide pour se libérer des malins esprits.

Et c'est de cette amalgame hétéroclite de croyance et de pratiques qu'est constituée cette infra-religion de nos ancêtres audois, ressort intime de leur mentalité spirituelle qui reste malgré tout, même sous son aspect adultéré et son dynamisme anémié, l'instinct du divin toujours vivant au tréfonds de l'être humain.

**Les Revenants** : Les légendes relatives aux Revenants sont vieilles comme le monde pourrait-on dire : On en trouve, en effet, dans l'histoire de tous les peuples, construites d'ailleurs sur un thème analogue; celui d'une âme en peine qui erre à l'aventure pour se libérer de ses maux.

De quoi sont faits les corps sous la forme desquels se manifestent ces âmes en peine ? Certains affirmaient qu'ils étaient de feu, d'autres d'un air subtil ou encore d'un arrangement spécial d'atomes corporels. — Lucrèce, lui, enseignait que ces fantômes n'étaient autres que des images des créatures répandues dans l'air; telles les peaux dont les serpents se dépouillent et que le vent sème un peu partout durant les chaleurs de l'été.

La croyance sur laquelle l'opinion n'a pas varié, et qu'ont également professée les Grecs, les Romains et les Gaulois, c'est que ces revenants ne sont autres que les fantômes des âmes dont les corps n'ont pas été solennellement ensevelis ou qui ont quitté ce monde avant d'avoir atteint leur croissance.

Ainsi Platon enseignait que les âmes des justes montaient au ciel et que celles des impies erraient autour des sépulcres et apparaissaient aux hommes comme des ombres ou des fantômes. A ces croyances païennes sont venues s'ajouter les croyances chrétiennes, sur le sort des âmes après cette vie; croyances que la conscience populaire a encore déformées. — De cet amalgame sont sorties toutes ces superstitions plus ou moins bizarres et souvent enfantines, desquelles cependant se sont servis tous ceux qui par intérêt ou simplement par désir d'ironie ou de critique se sont plus à mettre à nu la naïveté populaire.

Il est intéressant de noter au sujet des croyances audoises aux Revenants, que nous retrouvons dans les légendes qui les illustrent, des traits assez nombreux déjà relevés dans celles des esprits familiers. Témoignage nouveau de cette mentalité fétichiste et anthropomorphique qui inspire les créations superstitieuses des peuples de tous les pays et de tous les siècles.

Ainsi les revenants se montrent comme les esprits familiers, protecteurs, conseillers et sont invoqués pour des motifs analogues; obtenir quelque faveur, conjurer quelque sort. Ajoutons

cependant que dans leurs rapports avec les humains, ils gardent une tenue plus digne, moins capricieuse, plus bienfaisante, sauf cependant quand l'ironie, l'espièglerie façonnent leurs légendes.

Ces légendes des revenants abondent dans les traditions de chacun de nos villages audois; et il n'est pas chez nous de grand-père ou de grand-mère qui n'est en réserve dans ses souvenirs quelque conte de revenant construit d'ailleurs sur un thème analogue. Durant les longues soirées d'hiver, les petits enfants savent demander à leurs « pépis » ou à leurs « ménines », cette vieille histoire du fantôme tout vêtu de blanc, qui se promène pendant les soirs d'orage aux alentours du cimetière, dans les rues désertes du village, s'abrite parfois dans les ruines d'une maison abandonnée ou dans le coin le plus sombre de l'étable, traînant après lui de longues chaînes, et à l'annonce duquel il faut se signer, faire une prière et réciter la formule : « S'es uno bouno amo, pren piétat de nous aoutris; s'es uno amo « méchanto, nous fasqués pas dé mal ». « Si tu es une bonne « âme, prends pitié de nous; si tu es une âme méchante, ne « nous fais pas du mal ».

La croyance audoise aux revenants se manifeste sous forme d'histoires locales ou de pratiques superstitieuses, à la vérité desquelles le paysan audois n'oserait porter ouvertement quelque défi. — Parmi ces pratiques, signalons celle en usage dans les environs de Carcassonne. Il est de tradition durant la nuit qui précède la fête des morts du 2 novembre, pour ceux qui ont des motifs de craindre les reproches ou représailles des morts, de mettre des châtaignes bouillies sous l'édredon afin que ces offrandes détournent d'eux l'attention des revenants qui voudraient leur faire du mal.

Pour ces âmes en peine qui rôdent autour de leur ancienne demeure afin d'implorer du secours, nos compatriotes abritaient le « disenaïre », autrement dit l'homme qui récitait les sept psaumes de la pénitence, murmurait ensuite d'autres formules pieuses qu'il composait lui-même, et auxquelles il attachait, comme d'ailleurs ses hôtes qui lui recommandaient toujours de les réciter, une efficacité toute particulière. Généreusement rétribué, « le disenaïre » se retirait en bénissant la maison et en assurant ceux qui l'avaient recueilli et payé, que leurs morts n'étaient plus en peine et qu'ils ne les troubleraient plus de toute l'année.

Il est d'usage encore dans le pays narbonnais et dans les villages du Razès de recouvrir de voiles noirs les glaces de la chambre mortuaire. Dans la région de Castelnaudary, il était autrefois une coutume, dont l'origine et la signification nous sont inconnues. Au retour du cimetière, la famille et les amis du disparu se rendaient à la maison mortuaire. Là, et sur le seuil de la porte, les attendait une femme avec une cruche et une serviette. Elle versait de l'eau sur les mains de chacun et les essuyait. A la suite de quoi, tous se rangeaient en silence autour d'une table pour y prendre le repas maigre qui était servi. Cette coutume, assez singulière, nous remet en mémoire

celle que mentionne St Augustin parlant des chrétiens d'Afrique, qui portaient, nous dit-il, sur la tombe de la viande et du vin, et la mangeaient en compagnie des pauvres du voisinage.

Ces sentiments de respect et de pitié ont été parfois ridiculisés par des parodies grotesques, inspirées le plus souvent par l'intérêt ou la plaisanterie grossière, et dont la peur des Revenants peut seule expliquer le succès.

Telle cette farce audoise que l'on raconte dans tous nos villages du Carcassonnais, et que la tradition situe à Villeneuve-les-Montréal. Deux vieux que l'on nomme encore par leur nom dans le pays, et qui croyaient dur comme fer à la réalité des apparitions des revenants, avaient l'habitude d'aller passer chez le voisin leur veillée d'hiver. Un farceur qui savait combien leur pensée était hantée par les fantômes, s'introduisit un jour en leur absence dans leur chambre. De retour, les bons vieux se couchent après leur courte et habituelle prière à leurs morts. A peine surpris par le sommeil, le farceur, couché sous leur lit, tire doucement le drap et les couvertures... L'homme éveillé en sursaut : « Tirés pas lé lançol-Françoun », cria-t-il à sa femme, « fa fresch. » — « Ne tire pas le drap, Française, j'ai froid » : « Rèbos moun amic, dourmissio coumo une peïro ». Tu rêves mon ami, je dormai comme une pierre » — Quelques instants après, c'est la bonne femme qui sentant le drap se déplacer du côté de son mari, l'interpelle : « T'amusés pas Pierrot, tirés pas « le lançol » : « Ne t'amuses pas Pierre et ne tire pas le drap ». « Et le vieux de répondre : « Te foutès de ieou, crési. Boli « dourmi et noun pas m'amusa ». « Tu te moques de moi, je « crois. Je veux dormir et non m'amuser ». Mais tandis que le drap continue à courir de côté et d'autre, les bons vieux prennent peur.

« Pierré, dit la femme, suromen aco es uno amo en peno che « bol dé prièros » : « Pierre c'est sûrement une âme en peine « qui a besoin de prières ». Et s'asseyant tous les deux sur le lit, ils croisent leurs mains en disant : « Si tu es bouno amo, aijés « piétat dé nous aoustris; sé es amo méchanto, nous fasqués pas « dé mal. » : Si tu es une âme bonne, ai pitié de nous; si tu es « une âme méchante ne nous fait pas de mal ». — Ayant satisfait son désir de s'amuser le farceur laisse s'endormir les deux vieux et s'esquive sans bruit. Mais le lendemain, la Françoun raconte en sourdine à ses amies que la nuit même, une âme en peine est venue leur demander des prières.

Nous nous sommes bornés au récit de quelques légendes, parmi le grand nombre que nous avons recueillies. Et cela parce qu'elles sont toutes échaffaudées sur un thème analogue, l'apparition soudaine, sous des aspects divers, d'un fantôme plus ou moins effrayant, qui par des attitudes singulières ou des mots mystérieux annonce des événements extraordinaires; ou encore révèle sa présence par des gémissements voire même des invectives et des blasphèmes, des bruits bizarres de chaînes, des coups répétés aux portes ou fenêtres ou par d'autres manifestations plus bizarres encore.

### Lé mort en péno de Mounferran (1).

C'était à la tombée de la nuit; un paysan de Mounferran descendait le petit sentier du Moulin « des Bans » tenant par la bride son petit mulet chargé en califourchon d'un sac de farine... Il cheminait paisiblement songeant sans doute au travail de la journée, lorsqu'il s'aperçut, au détour d'un sentier, que le sac avait glissé tout d'un côté de l'animal. Il arrête le mulet, passe la main sous son ventre et essaye de saisir la courroie desserrée qui assurait la stabilité du bât ! Mais au lieu de la courroie, il étreint une main froide comme glace « Qu'es aco, moun « Dious, s'écrit-il, es fresch comme marbré » : « Mon Dieu, « qu'est cela, c'est froid comme pierre ». Et tout aussitôt une voix caverneuse de répondre : « Ouï, bien froide, car depuis « fort longtemps je n'ai pu approcher du feu ». Et la vieille Eugénie Martinac de Mounferrand qui nous racontait l'histoire, d'ajouter. « Cette voix était, n'en doutez pas, celle de quelque « mort en peine. »

**Le puits de la Cité de Carcassonne** : Le lecteur se rappellera sans doute que dans notre précédent article sur les « Superstitions démoniaques », nous avons raconté la légende des « Sept archers de St Gimer (2), précipités dans le puits de la Cité de Carcassonne pour avoir médit de St Gimer et tourné en ridicule les prétendus pouvoirs du diable. La nouvelle de cette punition, mystérieuse effraya tous les habitants de la Cité, ajoute la légende, qui depuis ce jour se signaient avec frayeur quand ils passaient à côté du puits.

Et ceux qui osaient en approcher, la nuit par les temps d'orage, entendaient sortir du puits, illuminé par des reflets d'enfer, des gémissements funèbres mêlés de râles étouffés, d'imprécations enragées, et de blasphèmes irrités. — Et lorsque à ces plaintes de désespoir venait se joindre le tintement lugubre des douze coups de minuit de l'horloge de St Nazaire., les trop curieux auditeurs, dès ces murmures d'enfer, s'enfuyaient transis de peur, dit la légende, et persuadés d'avoir entendu les gémissements des âmes en peine des archers de St Gimer.

A cette légende du puits mystérieux de la Cité de Carcassonne, se rapporte celle aussi. « **Du curé maudit** » — qui n'avait pas acquitté les messes dont il avait cependant, reçu les honoraires. Dieu l'avait puni, dit la légende, en le précipitant au fond du puits. Si vrai que les paroissiens qui se rendaient pour la Noël, à la messe de minuit, avaient parfois entendu, tandis qu'ils longeaient les alentours du puits, des cris désespérés sortir de ses profondeurs ténébreuses. Aussi se signaient-ils en silence en récitant une prière pour l'âme en peine du curé prévaricateur, qui expiait dans ce lieu lugubre les fautes de sa vie terrestre,

(1) Légende communiqué par M. Gibert instituteur à Lauraguel : Juillet 1939.

(2) Les superstitions populaires audoises. — Folklore-Aude : N° 23, page 140 : La démonologie audoise.

et faisait, en ce jour, ses supplications plus pressantes, afin que les passants obtiennent de l'Enfant-Jésus, la prompte délivrance de sa captivité, et la fin de ses souffrances.

**Le Carillon de Rivel.** A Rivel, village non loin de Chalabre, se trouve un puits mystérieux situé dans l'intérieur du château. Dans des circonstances et à une époque que la légende, n'indique pas, des hommes et des femmes y avaient été précipités en punition de certains crimes, et avec eux le carillon de l'Eglise. Or, racontent les vieux du village, lorsque gronde le tonnerre, que les éclairs sillonnent le ciel et que l'ouragan déferle avec rage sur la région, le puits du château semble prendre feu, des flammes jaillissent de ses profondeurs inconnues; des gémissements confus, des appels de détresse, des cris d'angoisse, montent de ces mêmes profondeurs, auxquels se mêlent sinistrement le branle bas funèbre des vieilles cloches de Rivel.

Et la croyance populaire d'affirmer que ce sont là les plaintes et les supplications des Condamnés, attendant leur délivrance de la miséricorde divine et des prières de leurs compatriotes.

#### **La Cloche qui sonne seule (1).**

Il existe, écrit M. Descadeillas, dans Folklore-Aude, à Lespinassière, sur le bord de l'ancienne route, une chapelle dédiée à St Martin, actuellement abandonnée. Notre délégué M. Maffre a entendu dire par sa grand-mère, qui le tenait de sa propre mère, qu'en 1789, la cloche de cette chapelle sonnait toute seule.

Et les gens de croire que à cette époque de révolution les âmes des morts annonçaient ainsi à leurs parents et amis les catastrophes qui allaient s'abattre sur eux.

**Le Spectre de Garnaud (2).** Dans le comté de Razès et le diocèse d'Alet, Fédé raconte qu'aux alentours du village d'Espérazza, non loin de Quillan et durant les nuits d'hiver, se promène le spectre de Garnaud. Il aurait été vu, dit la tradition populaire en 1876. Recouvert de draperies blanches, le fantôme erre parfois dans son ancienne seigneurie et vient rappeler aux habitants d'Espérazza le massacre du bourg de Spérazza en 1230, dans lequel avait péri le seigneur du lieu Guillaume Arnaud, par abréviation « Garnaud ».

**L'Elh-de-la-Pounso (2).** Près du village de la Palme se trouve un puits très profond en forme d'entonnoir, mesurant 7 mètres de diamètre et actuellement tout clôturé. La légende raconte qu'autrefois était bâti sur ce terrain une tour dans laquelle s'était enfermé le seigneur « Pouns d'Auriac ». — Et de là, aidé

(1) Bulletin : Folklore-Aude 2<sup>me</sup> année : N° 7 et 8 page 244. Année 1939.

(2) Le Comté de Razès et le diocèse d'Alet. Anecdote racontée par Fédé : Carcassonne. Lajoux, page 229-1880.

(3) L'Elh-de-la-Pounso. Légendo de l'Age Mejan par le D<sup>r</sup> Ch. Pélissier 1935. Estamparié dal Languedoc : Narbouno.

de satellites cruels et voleurs qu'il avait pris à sa charge, il faisait arrêter les gens pour les détrousser; il s'était même emparé des biens de l'abbaye des Bénédictins, dépendante de la maison mère de Lagrasse. Pour échapper à la justice du grand roi St Louis, qui l'avait déjà menacé, il fit un pacte avec le démon qui moyennant le don de son âme, lui assura l'impunité pendant 20 ans. A cette date le diable vint le prendre, et engloutit la tour avec son Seigneur... Depuis, continue la légende, la race et même le nom du seigneur d'Auriac sont complètement oubliés. Mais ce qui ne l'est pas, c'est que l'Elh-de-la-Pounso cache dans son abîme d'eau bourbeuse la Tour maudite où le seigneur de Gabanel, saisi tout vivant par la griffe du démon, souffre pour l'éternité le châtement de ses vices et de ses crimes.

Et voilà pourquoi même aujourd'hui écrit le Docteur Pélistier, nul ne s'approche, sans frémissement, de la sinistre source. Tout paysan de la Palme sait que les tourbillons qui montent du fond, sont les hoquets pantelants de l'horrible gentilhomme, et que les algues gigantesques qui se dressent droites et immobiles au ras de l'eau sont ses griffes pointues à l'affût de quelque pauvre victime. Nul n'a oublié surtout la clause du pacte infernal qui laisse au damné, enseveli corps et âme dans la tour, le pouvoir de retourner sur terre une fois par an, le jour et la nuit de la Toussaint, à la recherche d'âmes à perdre afin de racheter la sienne. Aussi, s'il est dit de ne point rôder la nuit de la Toussaint pour ne pas rencontrer la procession des Morts, nul à la Palme, n'oserait par cette nuit, s'aventurer aux alentours de l'Elh-de-la-Pounso, persuadé de se butter au damné du seigneur d'Auriac, car les gens du village savent bien que le pacte fait avec le démon dure jusqu'à la fin des siècles (1).

#### Lé pouts dal Rasairé dé Mounréal :

Il me souvient de l'histoire que me racontait ma vieille grand-mère au sujet d'un puits qui se trouvait aux alentours de Montréal, et sur une petite colline dominant le quartier du village appelé « la Caoussado. » Ce puits et la vigne au milieu de laquelle il se trouvait étaient regardés par les Montréalais comme des lieux hantés; et les jeunes enfants qui avaient entendu aux soirs d'hiver raconter la légende du « pouts dal Ra-

---

(1) « Mes ço que s'es pas debrembat, per qué s'es dit e repéat d'uno génératiu à l'autro, es que l'Elh-de-la-Pounso amago dins soun abisme d'aigo limpouso, la Tourre maudito ount lou doumaisel de Glabanel, arrapat tout viù per la ma dal Demoni, patits per l'éternitat lou castigoment de sous vicis e de sous crimes. Aqué per de qué, mêmes al jour de béi, digus s'arrambario pas, sans un frusiment de paou, de la sinistro gourgo. Tout ome sab que las grossos boutiolas que mountoun dal founzé en viroulejant soun lous gourgouls pantaissants de l'orre gentilome, e que las algos gigantales qué s'aïrison rectos e immobilos juscos a ras d'aigo, soun sas arpos gouloudos à l'afut de quauquo paouro victimo.

Digus subretout a pas debrembat la clauso dal pacte infernal qui daïsso al damnat, ensourrat cos e amo dins la Tourre, lou poudé de torna sus terro un cop cado an, lou jour de la neit de Touts-Sants en quisto d'amos a perdre per redima la seuno. Se, en d'acomai, se dits que cal pas rouda la

sairé » croyaient que les revenants y séjournaient... Aussi se gardaient-ils de longer ces parages surtout à la tombée de la nuit. Des trépassés y apparaissaient, disait-on, tout recouverts de longs draps noirs, et à certaines heures sombres d'orage, on y entendait les cris de coqs mystérieux, ou les miaulements sinistres de chats noirs. Il se passa autrefois à cet endroit, me disait ma grand'mère, quand je la priaï de me raconter l'histoire de ce puits, un crime auquel on ne saurait penser sans se signer deux fois; et depuis des fantômes rôdent tout autour. A ce moment, ma vieille grand-mère se levait, faisait un grand signe de croix, et murmurait tout bas quelque oraison. Et elle continuait. Deux frères vivaient autrefois au quartier de la « Caoussado ». La mort de leur mère, veuve depuis longtemps, les obligea à partager les champs dont elle avait gardé la jouissance. Ce fut pour eux l'occasion d'une brouille mortelle et d'une haine sans pardon. L'aîné travaillait un jour au champ du puits avec sa femme et ses deux petits enfants, lorsqu'il vit venir son jeune frère qui à brûle pourpoint le traita de voleur, se jeta sur lui et l'abattit avec un marteau de fer dissimulé sous sa blouse. La femme et les enfants de la victime essayèrent de le défendre. Mais le meurtrier qui avait perdu tout contrôle de lui-même, les assomma avec la même brutalité, et le crime commis, il retourna l'arme contre lui-même. C'est pourquoi, quelques heures après, les gens du quartier de la Caoussado, alertés par un voisin qui avait découvert par hasard les 4 cadavres ensanglantés, apportaient les victimes d'une haine fratricide dans une maison qu'on surnomma pendant longtemps me disait-elle « l'oustal dal malur » — « la maison du malheur » — Et se signant pieusement, ma grand-mère ajoutait : « Depuis des fantômes de toute espèce se promènent aux alentours du puits, surtout durant les nuits d'orage. Et il n'est pas rare que le berger attardé, ou le paysan qui revient à sa « bordo », métairie, le soir au clair de lune, n'entendent en passant à côté du « pouts dal Razaire », des appels désespérés, des gémissements plaintifs, ou des cris stridents et coléreux d'un coq... Et en finissant son histoire : « Quand tu passeras tout près du puits, ajoutait-elle, signe toi et dis une prière pour les âmes en peine « de l'oustal dal malur », qui attendent au fond de ce trou l'heure de la délivrance.

---

neit de Touts-Sants, de paou d'entrebuca à la procession das morts, aici saben qu'es lou rencountré dal damnat de l'Elh-de-la-Pounso qué riscarion de faïré aquelo neit. Demembran pas que lou pacté fait amé'l Demoni duro toujours è durara juscos à la fi das siècles.

(1) Madame Laffon de la Palme nous a communiqué le quatrain d'une chanson qu'elle a entendu murmurer par les vieux de son village et qui évoque les légendes païennes de la barque de Caron, aussi bien que les croyances chrétiennes touchant le sort des hommes après leur mort...

Abal, abal, ia uno palaqueto,  
Tan loungo é tan estreito;  
A qui, lés salbats passaran  
E lous damnats noun pouïran.

Là-bas, là-bas, se trouve une petite planche, bien longue et bien étroite;  
là, les sauvés passeront, mais non les damnés.

### Les dames blanches :

Les vieilles ruines de nos châteaux moyennâgeux audois, demeures autrefois somptueuses de quelques familles seigneuriales, évoquent toujours quelque légende à tonalité fantômatique. Au nombre de ces légendes, une des plus suggestives, c'est celle construite par l'imagination populaire sur le thème quasi-mystérieux d'une belle dame blanche, vieille douairière du château, décédée depuis longtemps et qui aux heures crépusculaires apparaissait soudain vêtue de blanc, coiffée du voile des veuves, gantée de noir, sur quelque site préféré de son ancien château, s'y promène silencieuse, mélancolique et puis disparaît lentement dans un brouillard de rêve. Sur ce thème, l'imagination populaire a façonné ces légendes audoises locales qui s'intitulent : « L'histoire des dames blanches », et qui rappellent, sous certains aspects, comme nous l'avons déjà dit, celle des Mélusines.

#### **La dame blanche du château de Puylaurens :**

Les traditions de ce pays nous apprennent qu'un personnage singulier, une grande et belle dame, était quelquefois aperçue la nuit où la lune prend la forme d'un croissant, se promener gravement dans l'enceinte du château de Puylaurens et même dans les sentiers où les sentinelles montaient jadis la garde, le long des forteresses du pays de Fenouillède. Silencieuse, elle paraissait n'être préoccupée que par une pensée intérieure, toute d'inquiétude, à en juger, disaient ceux qui l'avaient entrevue, par les traits tirés de sa physionomie émaciée et la nervosité de ses mouvements. Et tandis que les passants la fixaient avec curiosité et attendaient d'elle avec anxiété l'annonce de quelque événement imprévu, la dame blanche poursuivait agitée sa promenade, indifférente aux regards de tous ces spectateurs, s'arrêtait par moment pour contempler avec complaisance le château qui fut autrefois sa demeure somptueuse et disparaissait soudain dans la clarté indécise d'un nuage mystérieux... Et, ajoute la légende, chaque fois que la dame blanche se montrait ainsi, les habitants de Puylaurens se sentaient hantés par l'avènement prochain de quelque nouvelle catastrophe.

#### **La dame Blanche de Puivert :**

Dans son livre sur le pays de Kercorb, Casimir Pont nous raconte la légende de la dame blanche de Puivert, évocatrice de la dame blanche de la vallée de Glondearg de Walter Scott. L'an 1270 la ville de Mirepoix fut détruite par l'inondation de Lhers, à la suite de la rupture de la digue du grand lac de Puivert. A cet événement historique se rapporte notre légende. La dame blanche de Puivert était de son vivant princesse aragonaise et avait obtenu du sire Pont de Bruyères, lors de la prise du château de Puivert, l'autorisation de finir sa vie dans l'antique manoir de ses pères. Vieille et percluse, elle était entourée d'un service nombreux et royalement discipliné. Chaque soir quatre esclaves la portaient dans un palanquin damé d'or sur la plus haute tour du château, d'où elle aimait contempler la nappe

d'eau claire et tranquille qui se jouait, en les caressant, avec les assises granitiques du vieux donjon seigneurial. Aux jours où l'orage, avec des fracas de tonnerre et des colères d'ouragan, déversait sur le pays ses trombes d'eau, le lac s'enflait rapidement et élevant ses eaux bouillonnantes au-dessus des vieilles tours de la forteresse, venait effleurer les pieds du palanquin de la noble douairière, qui d'ailleurs semblait ne pas s'en émouvoir. Un jour, tandis que plus menaçantes les eaux enveloppaient les atours de son lit doré, elle ordonna à ses esclaves d'ouvrir une brèche dans les entrailles de l'immense rocher qui fermait l'entrée de la vallée et retenait ainsi captives les eaux du grand lac. Par ce stratagème pensait-elle, le lac garderait son niveau et tout danger d'invasion serait écarté. Les esclaves se mirent au travail. Mais à peine le rocher fut-il ébranlé, que la puissante poussée des eaux agrandit soudainement la brèche commencée. L'immense montagne s'effondra entraînant dans sa chute vertigineuse le vieux château et toutes ses dépendances. Ainsi disparut cette forteresse séculaire qui avait abrité les riches seigneurs de Puivert, avait été le témoin de luttes partisans, de sièges dramatiques, et dans les ruines de laquelle fut ensevelie la noble aragonaise dont l'existence solitaire mais fastueuse évoquait toujours l'antique grandeur de la Seigneurie de Puivert.

Et c'est sur cette donnée de l'histoire locale de ce château que l'imagination populaire, toujours prête à greffer du mystérieux sur un événement tragique, a brodé la légende des apparitions de la dame blanche de Puivert. On raconte, en effet, dans ce pays que lorsque l'orage déchaîné laisse tomber en abondance des trombes d'eau qui font déborder ruisseaux, champs et chemins, les paysans attardés qui se pressent de rentrer chez eux, voient parfois, s'illuminer ce qui reste des ruines du vieux château. Et bientôt apparaît sur la tour du donjon encore debout, une dame vêtue de noir, coiffée du voile blanc des veuves. C'est, dit-on, la princesse aragonaise qui dans une attitude noble de supplication, contemple immobile et avec angoisse le Ciel obscurci, joint ses mains gantées de noir et prie pour ceux des paysans de Puivert que l'orage a surpris loin de leur maison, afin que Dieu leur épargne la mort tragique qui fut la sienne. (1)

Ab. P. MONTAGNÉ,  
doct. es-lettres.

---

(1) Fin de l'article au N° suivant.

## La Fête du Cochon

La plus belle fête de l'année disent les paysans, c'est la fête du cochon.

De grand matin, la Margadido a suspendu dans la cheminée la grande « païrolo beuralhéro » la marmite qui sert à faire cuire la pâtée des porcs. Un grand feu là-dessous. Sarments et argèles flambent et pétillent et emplissent la cuisine d'une fumée légère et d'une odeur, âcre. Allons, l'eau commence à bouillir.

Justement voici le « mangounhè » (1) qui arrive avec son grand couteau repassé de frais et enveloppé d'une peau de bouc.

Il est l'heure. Quatre « arpalhants » se dirigent vers la soue. Margadide ouvre la porte et le porc est réveillé par une claque retentissante sur son lourd derrière. Surpris d'un si mauvais procédé, le « bédit » grogne. Il met son point d'honneur à ne pas avancer. Ni le maïs blond, traitreusement offert, ni les coups de gaule zébrant son échine de raies rouges ne le peuvent décider.

— « Animal ! gran porc ! te mauras ! »

Des mains rudes le saisissent par les oreilles et le tirent au dehors. Il veut s'échapper mais en vain. Par les pattes, par les oreilles, par la queue, le voilà maintenu, enlevé et couché sur la maie renversée destinée au sacrifice (2).

Ah ! le beau coup de main du mangounhè. Du trou béant et rouge il retire d'un air de triomphe son ignoble coutelas et le sang coule à gros bouillons sur les mains de la fermière, tandis que les « gounics » terribles ne sont plus que des cris d'enfant. Des soubresauts mourants font frémir la peau puérole.

— « Pauro bestio ! » dit la Margadido et c'est toute l'oraison funèbre du supplicé.

La maie est retournée et le porc couché dedans, pattes en l'air, sur deux chaînes de fer qui serviront à le tourner et le retourner sans se brûler.

L'eau bouillante échaude la tête, les pattes, le ventre. Racle que tu racleras, les couteaux bien affûtés et les morceaux de faux sont des rasoirs parfaits qui, partout passent et repassent pendant que Janounet arrose toutes les parties du corps à grandes potées d'eau bouillante. Le porc est tourné et retourné et raclé de si près qu'il est bientôt blanc et lisse comme une joue d'enfant.

Le voilà prêt à être suspendu. Une barre de bois, légèrement incurvée : le « cambalhot » est passée dans les jarrets de la bête. On la fixe à la corde qui descend, par un trou de l'étage supérieur, enroulée à un tour à cric.

(1) Celui qui tue les cochons ; un paysan qui a cette spécialité, bien que ce ne soit pas son métier.

(2) A défaut de maie, certains se servent de la « moustadouro » fouloir à raisins dont on a bouché l'orifice avec une planche.

Oh ! hisse ! le cochon en l'air ! La tête est coupée et tombe dans un chaudron, on va la nettoyer derechef.

Le corps est ouvert ; on enlève le foie, les poumons, tous les viscères. Les boyaux fumants sont déposés dans une corbeille et enveloppés tout chauds dans un linge bien propre. Il ne faut pas qu'ils refroidissent et pendant que les hommes achèvent de ranger les outils, la ménagère et ses aides « lisent » les tripes (1) qu'on va nettoyer ensuite au ruisseau. Et voilà la première partie de la besogne terminée.

A présent, à table ! La cuisine sent bon et on va lui faire honneur. Le froid était vif ce matin et on a bien travaillé.

Voici la grande soupière pleine de bouillon fumant. Un gros morceau de bœuf et une poule farcie lui ont donné une odeur des plus alléchantes.

Le civet de lapin vient ensuite et met l'estomac en joie avec son arôme de thym et de laurier. Les fourchettes s'activent et on n'entend guère que leur cliquetis sur les assiettes.

Le chapon rôti qui apparaît, dodu et doré à point, soulève des clameurs d'enthousiasme.

Un convive talentueux, manches retroussées, le découpe savamment et bientôt il ne reste plus que les os qu'on lance à Picard et à Loubet, affairés sous la table à la recherche des débris.

Après la salade d'endive, voici les friandises que les cuisinières ont préparées la veille avec tant de soin : la crème onctueuse, épaissie par deux bonnes douzaines d'œufs, la croustade aux pommes, cuite à petit feu dans la belle tourtière de cuivre, et qui feuillette à miracle, et la corbeille d'« aurelhou » roux comme des oranges et saupoudrés de sucre, qui induiraient un saint en tentation ; le tout, arrosé de quelques bouteilles de muscat, réservées pour cette occasion.

A présent, les langues sont déliées. La conversation tourne d'abord autour du porc, belle et bonne bête et si vorace. Aussi que de provisions pour l'hiver.

— « Le que n'a pos un porc, un oustal et un ort, dit Polyte, tant bal que sio mort. »

Et puis on parle politique. — « Se ieu èro le gouberno-ment... » Des discussions s'élèvent qui risqueraient de s'envenimer.

— « Anem, Fantilh, dit Margadido, canto-nous la del Coucut. » Celle-là, c'est la sienne.

Et c'est l'heure des chansons, des vieilles chansons du terroir qui se transmettent de génération en génération, toujours jeunes, naïves et fraîches.

Le café arrosé de marc du pays, la liqueur de « génibre » et les cerises à l'eau-de-vie maintiennent le diapason élevé et une grande partie de la nuit se passe en rires et en jeux où jeunes et vieux rivalisent d'entrain.

Mais tout à une fin et, le répertoire épuisé, les convives, joyeux, regagnent leur foyer.

« A l'an que bé, si Dius at bol. »

M<sup>me</sup> TRICOIRE.

(1) Lire les tripes : débarrasser les intestins de la graisse qui les entoure.

---

# LITTÉRATURE POPULAIRE

---

I

## Quand Nostre Senhe cantèt messo

---

1.            Quand nostre Senhe cantèt messo, (bis)  
              Agèt pas digus per i ajudà.  
                  O Jésus-Maria !  
              Agèt pas digus per i ajuda  
                  O Jésus !
  
2.            I agèt que sa divino maire. (bis)  
              La capeto i va levà  
                  O Jésus-Maria !  
              La capeto i va levà.  
                  O Jésus !
  
3.            Daissatz aquò, ma bouno maire, (bis)  
              Es pas a vous aquò a fà.  
                  O Jésus-Maria !  
              Es pas a vous aquò a fà.  
                  O Jésus !
  
4.            Aquò' s-a-n- un enfant d'escolo (bis)  
              Que sàpio legi mai escribà..  
                  O Jésus-Maria !  
              Que sàpio legi mai escribà..  
                  O Jésus !

---

### TRADUCTION

- 1) Quand Notre Seigneur chanta messe (bis) il n'y eut personne pour l'aider — O Jésus-Maria ! — il n'y eut personne pour l'aider — O Jésus !
- 2) Il n'y eut que sa divine mère (bis). Elle va lui lever la coiffe — O Jésus-Maria — elle va lui lever la coiffe. O Jésus !
- 3) Laissez cela, ma bonne Mère. (bis) Ce n'est pas à vous à faire cela. — O Jésus-Maria. — Ce n'est pas à vous à faire cela. O Jésus !
- 4) C'est à un enfant « d'école » (bis) qui sache lire et écrire — O Jésus-Maria — qui sache lire et écrire — O Jésus !

(D'après un autographe d'A. Mir Communiqué par Mlle Gardel, de Bize.)

II

## La Bergeiro

---

1. Moun paire m'a lougado  
Per garda lous moutous, (bis)  
Bergeiro Naneto,  
Per garda lous moutous,  
Bergeiro Nanou.
  2. Mès ne gardi pas gaire;  
Ne gardi trento-dous, (bis)  
Bergeiro Naneto,  
Ne gardi trento-dous,  
Bergeiro Nanou.
  3. Mès lous gardi pas soulo;  
Ei lougat un pastou, (bis)  
Bergeiro Naneto.  
Ei lougat un pastou,  
Bergeiro Nanou.
  4. A cado revirado,  
Me demando'n poutou, (bis)  
Bergeiro Naneto  
Me demando'n poutou,  
Bergeiro Nanou.
  5. Voli dire a ta maire  
Que toutjour fas l'amour, (bis)  
Bergeiro Naneto  
Que toutjour fas l'amour,  
Bergeiro Nanou.
- 

### TRADUCTION

- 1) Mon père m'a louée — pour garder les moutons (bis) — Bergère Nanette — Pour garder les moutons — Bergère Nanon.
- 2) Mais je n'en garde pas beaucoup : j'en garde trente-deux (bis) Bergère Nanette — J'en garde trente-deux — Bergère Nanon.
- 3) Mais je ne les garde pas seule — J'ai loué un berger (bis) Bergère Nanette — J'ai loué un berger — Bergère Nanon.
- 4) A chaque tour, il me demande un baiser (bis) Bergère Nanette — il me demande un baiser — Bergère Nanon.
- 5) Je veux dire à ta mère — que tu fais toujours l'amour — Bergère Nanette — que tu fais toujours l'amour — Bergère Nanon.

6. Ma maire l'a prou faito  
Aro es a moun tour (bis)  
Bergeiro Naneto  
Aro es a moun tour,  
Bergeiro Nanou.

6) Ma mère l'a assez fait — Maintenant c'est bien mon tour (bis) Bergère Nanette — Maintenant c'est bien mon tour — Bergère Nanon.

Cette chanson a été recueillie par Mlle Gardel, notre déléguée à Bize, dans la région de Ferrals-la-Montagne. Dans « l'Almanac Patoués de l'Arièjo » on lit à peu près le même texte avec un couplet de plus entre les strophes 4 et 5 :

Un poutou n'es pas gaire :  
Moussu, prenetz vou'n dous,  
Moussu, prenetz-vou'n dous, bergeiro Naneto,  
Moussu, prenetz-vou'n dous, bergeiro Nanou.

Un baiser, ce n'est guère :  
Monsieur, prenez-vous en deux,  
Monsieur, prenez-vous en deux, bergère Nanette,  
Monsieur, prenez-vous en deux, bergère Nanon.

---

### III

## Noël

---

1. Quuno causo miraculouso  
Qu'es arribado' questo nèit !  
O neit trioumfanto, urouso !  
Pastres, sautats \*vite dal lèit :  
Ei entendut uno \*voues en l'aire  
Que toutjoun canto « gloria »  
Que la predito \*Vierjo Maire  
dins Betlèm ven d'enfantà.

#### Refrain.

E courri grabièl  
A mai tu Janeto,  
Vai-te'n averti toun Miquèl  
que prengo \*vite sa museto.  
Anirèn vese'l rei dal cèl  
E cantarèn tout en musico :  
Vivo le fil de l'\*Eternèl !

---

Note : Dans ce texte, les gallicismes sont marqués d'un astérisque.

1) Quelle chose miraculeuse — est arrivée cette nuit ! — O nuit triomphante, heureuse ! Pâtres, sautez vite du lit — j'ai entendu une voix dans les airs — qui toujours chante « gloria » — : la prédite Vierge Marie — dans Bethléem vient d'enfanter.

2. Le fil de l'Éternel  
Quito le cèl,  
Ven sur la tèrro  
Ven troubà'l peccadou  
i pourta soun perdou.  
Admiren sa douçou,  
Un enfant tant aimable.  
Anèn sans pus tardà  
toutis per l'adourà. (refrain)
3. Es \*éternel coumo soun paire;  
El a voulgut se faire enfant;  
Es nascut d'uno Vierjo maire.  
Jès ! quun mistèri trioumfant !  
El es nascut dins l'indigènço;  
Toutis respèctoun sa grandou  
E tout celèbro sa \*puissènço  
perço qu'es nostre Redemtou. (refrain)

---

Refrain : Et cours, Gabriel — Et même toi, Jeannette — Va avertir ton Michel. — Qu'il prenne vite sa musette ! — Nous irons voir le roi du ciel — Et nous chanterons tous en musique : — Vive le fils de l'Éternel !

2) Le fils de l'Éternel — quitte le ciel — vient sur la terre — Va trouver le pécheur — lui porte son pardon — Admirens sa douceur — Un enfant si aimable ! — Allons sans plus tarder — tous pour l'adorer. (refrain).

3) Il est éternel, comme son père — Il a voulu se faire enfant — Il est né d'une Vierge — Hé ! quel mystère triomphant ! — Il est né dans l'indigence — Tous respectent sa grandeur — Et tous célèbrent sa puissance — Parce qu'il est notre Rédempteur. (refrain).

(Communiqué par Mlle Gardel, Bize).

---

IV

## La Bergère

---

- Entrez, bergère, dans ce vert bocage  
— Nani, moussu — crenhi pas le soulel (bis)
- Je voudrais bien avoir ton cœur en gage.  
— N'èi un bergè — que le gardi per èl (bis)
- Qu'il est heureux, ton berger, ma bergère !  
— Dishatz-le 'stà — se cre pos malurous (bis)
- Je t'aimerai cent fois plus qu'il ne t'aime.  
— E ieu, moussu — que l'aimi mai qu'a vous (bis)
- Tu ne vois pas que l'amour me talonne ?  
— i a pos de mal — qu'on nous posque gari (bis)
- Cœur de rocher, inhumaine tigresse !  
— Qu'ès que'n digatz — reg nou m'attendrirà (bis)
- Ah, dis-moi donc qui t'a si bien apprise ?  
— E vous, moussu — ount avètz estudiat ? (bis)
- J'ai étudié au château de mon père.  
— E ieu, moussu — en gardan mous moutous (bis)
- Ah ! dis-moi donc le nom de ton village ?  
— E vous, moussu — le noun de vostre endroit ? (bis)
- N'y a-t-il personne dans ce grand village ?  
— N'i aurà'n fat — de vous quand i seretz (bis)
- 

Traduction des paroles de la bergère :

- Non, Monsieur — je ne crains pas le soleil.  
J'ai un berger — je le garde pour lui.  
Laissez le tranquille ! — il ne se croit pas malheureux.  
Et moi, Monsieur, je l'aime plus que vous.  
Il n'y a pas de mal — qu'on ne puisse guérir.  
Quoi que vous me disiez — rien ne m'attendrira.  
Et vous, Monsieur, où avez vous étudié ?  
Et moi, Monsieur, en gardant mes moutons.  
Et vous, Monsieur, le nom de votre endroit.  
Il y aura un fou — quand vous y serez.

(recueilli à Ussat (Ariège) par Mlle Gardel.)

## Les marques de tonneliers à Sète

Les marques de tâcherons, ainsi d'ailleurs que les marques de propriété, semblent être assez peu communes dans notre région; il se peut aussi qu'on ne les ait point recueillies ou qu'on ne les ait point publiées. Les marques des tonneliers de Sète qui sont certainement anciennes ne sont connues que dans les chais.

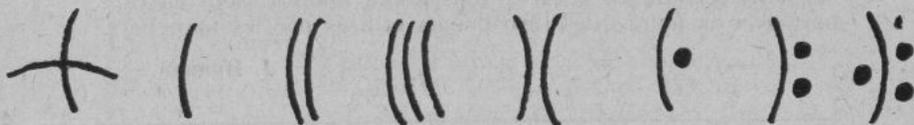
Ces marques étaient particulièrement répandues vers 1870, au temps où l'industrie des « barricailleurs » florissait. Elles étaient en usage parmi les ouvriers qui « rebattaient » les futailles.

Le rabattage consistait à resserrer les cercles de bois et à ajouter à la barrique livrée par le « maistré dé boutique » deux cercles de tête en fer et à placer des « porte-fond », lesquels étaient maintenus par des chevilles de bois.

Ce travail achevé, on mettait les barriques « à l'eau », c'est-à-dire qu'on les remplissait d'eau, puis on les renvoyait au rebatteur si elles n'étaient pas étanches.

Mais comment trouver le responsable d'une malfaçon, dans un lot important de barriques ? C'était simple; tout rebatteur avait sa marque.

Il semble qu'en ce temps, deux outils, l'« aisset » (1) et le poinçon suffisaient à marquer les futailles. Avec l'aisset, l'ouvrier faisait une entaille légèrement incurvée; avec le poinçon, une empreinte punctiforme, arrondie. La combinaison de ces deux marques permettait de réaliser un grand nombre de dessins. Je transcris ci-après ceux qui m'ont été signalés :



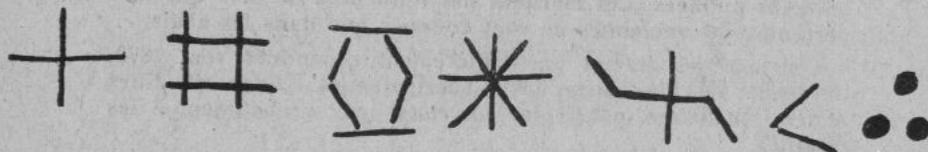
Je dois ajouter que ces marques, d'utilité temporaire et, de ce fait, discrètes, étaient pratiquées sur le « peigne » de la « douelle de bonde » où il était facile de la trouver.

L'informateur qui me donna ces renseignements, il y a plus de vingt ans, avait-il eu quelque défaillance de mémoire ou bien a-t-on imaginé, depuis ce temps, de nouvelles marques ? Je ne saurais le dire, mais il est certain que les tonneliers « faiseurs de neuf » ne se contentent plus du poinçon et de l'aisset, ils se servent aussi du calafat, de la chasse, des ciseaux à bois ou même des marques à initiales.

(1) L'aisset (eisset, aissette) est une petite hache dont la partie tranchante est semi-circulaire, en coquille, et perpendiculaire au manche de l'instrument.

Le calafat est une sorte de ciseau très court, à lame mousse à l'aide duquel on aveugle les joints défectueux; la chasse, un instrument qui permet de frapper sur les cercles et de les enfoncer autant qu'il est nécessaire. Avec le calafat, on fait sur le peigne des traits rectilignes, peu différents de ceux pratiqués avec l'aisset; avec la chasse, ou du moins avec un de ses coins, on imprime dans le bois, une entaille triangulaire.

On m'a cité les combinaisons de dessins suivantes qui peuvent être pratiquées avec certains de ces instruments.



Il semble que des coups de calafat, de ciseau, d'aisset, de poinçon ou de chasse permettant de faire des marques extrêmement variées, auraient dû assurer la quiétude des tonneliers et leur enlever la crainte de se voir attribuer un travail qui n'était pas le leur; et pourtant, un certain nombre d'entre eux, pour des raisons que j'ignore (peut être pour ne pas abîmer le bois) ont imaginé d'autres moyens de marquer leur travail.

Les uns martellent les rivets de cercle de façon à ce qu'ils présentent un certain nombre de facettes d'autres placent leur rivet de telle sorte que l'« ongle » c'est-à-dire la portion de cercle comprise entre l'extrémité de cercle et le rivet le plus proche) ait une longueur donnée....

En somme les marques de tonneliers sont très variées; les unes, les lettres, sont certainement très modernes, bien que l'utilisation des lettres, comme marques, soient très anciennes; d'autres, d'apparence astucieuse, ne sont peut être que la conséquence du souci technique; mais, le plus grand nombre, sont en rapport avec la nature des instruments utilisés par les tonneliers.

J. HERBER.

---

## Une Croix à Couiza

---

A la sortie du village de Couiza, sur la route et en direction de Rennes-les-Bains, se détache à main gauche, un sentier qui monte dans le roc et dessert les vignes avoisinantes (lieudit La Roque). Arrivé à une dizaine de mètres au-dessus de la route, le passant qui suit ce sentier aperçoit au-dessous de lui, entre la falaise et la chaussée, un important caveau de famille entouré de quelques arbres, sépulture moderne; tandis que sur sa gauche, contre le remblai du sentier, s'élève une haute gérûite de

pierres cimentées abritant un très curieux petit monument : Piédestal de pierre du pays, haut d'environ 2 m. 10, croix de fer délicatement forgée mesurant environ 1 mètre, érigée au sommet. Alors que fréquemment, le long de nos routes et chemins, on rencontre des croix marquant le lieu de quelque accident mortel, cette croix de Couiza fut érigée pour commémorer un accident sans suite grave. En 1765, Louis XV régnant sur la France, un forgeron de Couiza tomba du haut du rocher; ayant échappé miraculeusement à la mort il forgea la croix et fit élever en ce lieu le petit monument que les Couizanais ont jusqu'ici respecté et, semble-t-il, entretenu. La stèle porte deux inscriptions, l'une latine, l'autre patoise. Malheureusement quelques dégradations causées à la pierre par le gel rendent ces inscriptions incomplètes. On y peut lire :

1° Au pied de la croix :

HIC LOCUS (1) MORS VITA  
DECEPTA (2) ERCIT  
INFELIX CECIDI SUSTINUITQUE DEUS  
FRUSTRA MORS FALLAX A  
LAEDERE TENTAT LECTUM  
NON TUMULU (3)  
DAT CITO MOLLIS HUMUS

CONDIDIT : IV

2° A mi-hauteur : 1765  
10 AUG

3° Sur la partie basse du socle :

PASSAN ARREST AICHI REGARDO L. PRECIPICI  
OUN MOUN PE DUN FAL PAS GLISSEC CAMBALL LE ROC  
TE SOITI COUM A MIOU QUEL CEL TE SIO PROUPICI  
E QUE SANS CAP DE MAL TE TIRES DAQUEL LOC  
BELEU LA PAQUO SE DEGARO  
DE CE QUE ME FASQUEC COUSTIE  
E QUE BEY SAN PARO NI GARO  
SOUS CISEUX FAR (4) PAS CARTIE  
LE (5) MAY 1765  
FRANCES ROUBY FOURGEC AQUESTO CROUX APRES  
SA CHUTO  
DIU SIO BENITO

(1) (2) (3) (4) (5) lettres dégradées non visibles.

Le fond des lettres commençant chaque vers est teinté de rouge, celui des autres lettres de noir.

René DELPECH.

---

## QUESTIONNAIRE

---

### La cuisine et la table dans l'Aude

---

Nous prions les correspondants du « Groupe Audois d'Études Folkloriques » de bien vouloir répondre à notre questionnaire en se conformant aux prescriptions suivantes :

1° Indiquer l'état de choses actuel et, le cas échéant, les usages disparus ou en voie de disparition.

2° Donner avec soin *en parler local* le nom de tout ce qui touche à la cuisine et à la table.

3° Fournir autant que possible un dessin ou une photographie des objets caractéristiques.

4° Si vous n'avez pas de renseignements sur une question, laissez-la sans réponse.

---

1. — La cuisine et ses dépendances; description de ces pièces.
2. — La cheminée et le foyer avec leurs accessoires : chenets, trépieds, etc.
3. — Les fourneaux de cuisine, les « potagers ».
4. — Le bois de chauffage et les divers combustibles.
5. — L'évier et les cruches.
6. — L'éclairage de la cuisine : chaleuil, chandelier, lampe à huile, etc.
7. — Les meubles de cuisine : table, dressoir, égouttoir, sièges, etc.
8. — Les ustensiles de cuisine : récipients en métal, en terre cuite, en faïence, en verre, en métal et en bois; instruments en fer, en bois et en osier.
9. — La table : bouteilles, verres, assiettes, plats, couverts, salières, etc.
10. — Le linge de table et de cuisine.
11. — Le pain, le « millas », les gâteaux de ménage.
12. — Boissons de table : vins et liqueurs de ménage.
13. — Les mets populaires de l'Aude; leur préparation. Charcuteries et salaisons. Confitures.
14. — Les divers repas de la journée et leurs noms locaux : repas de fête, repas à l'occasion de la fin d'un travail ou à l'occasion des événements de famille : naissance, mariage, décès, etc.
15. — Usages traditionnels de la table et des repas.
16. — Proverbes et chants se référant à la table et aux repas.

L. ALIBERT.

## Le transport du bois par flottage sur l'Aude, vers 1895.

Avant la construction de la voie de chemin de fer Carcassonne-Quillan, le bois était transporté sur la rivière d'Aude, au moyen de radeaux : « Carrasses » conduits par des professionnels : les « carrassiers ».

Un « carras » se composait d'une douzaine d'arbres attachés ensemble par des liens de noisetiers, de manière à former un radeau à deux étages superposés, sur lequel on fixait quatre ou cinq planches, pour en faciliter la manœuvre. On dirigeait le radeau à l'aide d'un gouvernail placé à l'avant et formé d'un timon pénétrant dans deux fortes attaches de noisetier, auquel était fixé un treillis de jeunes pousses (de noisetier également) appelé : verdola, d'une longueur de 3 à 4 mètres et de forme triangulaire.

La conduite du « carras » demandait une connaissance approfondie du cours de la rivière et une expérience de la manœuvre qui ne s'acquerrait qu'avec la pratique. L'Aude est une rivière torrentueuse qui tantôt présente des rapides (raveches) tantôt des « plages » (remolhs). Il s'agissait donc de profiter des uns et d'éviter les autres — ou de les franchir sans trop de peine. En été, il fallait surtout se défier des endroits de la rivière où l'eau était peu profonde (magres). L'outillage qui servait à la manœuvre consistait surtout en un harpon de fer fixé au bout d'une perche : l' « arpa ».

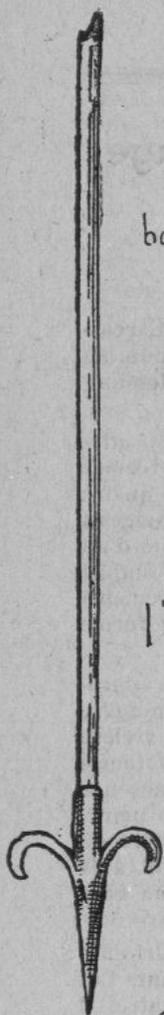
Un « carras » ne descendait jamais seul. Ils étaient parfois 8 ou 10, 12 ou 15 et formaient un véritable train flottant. Les radeaux conduits par des novices, se mettaient au centre. Il arrivait parfois que ceux-ci s'enlisaient dans un banc de sable et de gravier. Celui qui venait derrière essayait, d'un coup de boutoir, de le dépanner. S'il n'y réussissait pas, on se mettait alors à plusieurs pour le pousser avec les harpons, jusqu'à ce que le radeau ait retrouvé l'eau courante. Si le même radeau s'enlisaient trop souvent, les anciens disaient à son conducteur :

« Ton paire menabo carosses suls gravasses, Tu los menarios pas en plena mar. »

Quand les radeaux étaient arrivés à destination, les carrassiers remontaient, à pieds, à Quillan où d'autres « carras » les attendaient.



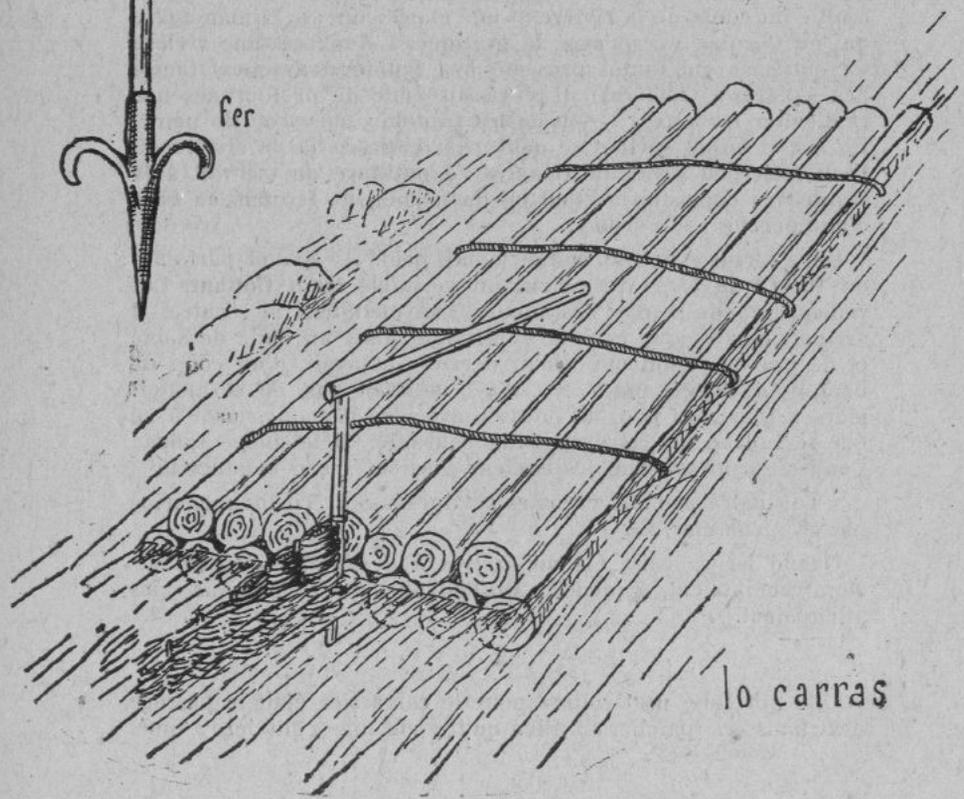
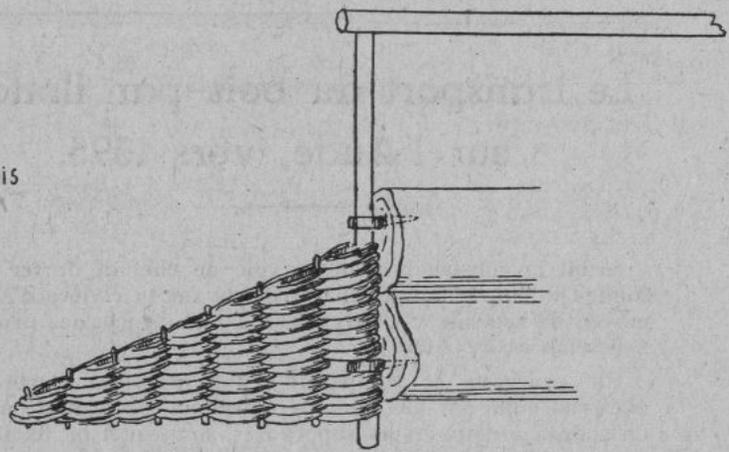
Une difficulté particulière pour le carrassier était le passage des chaussées (paicheras). Bien qu'il y eût une « glissière » amé-



bois

l'arpa

fer



lo carras

agée à cet effet (passalis) il fallait que le carrassier, très habilement, et avec une grande rapidité de manœuvre, au moment où le carras piquait de l'avant, se portât aussitôt à l'arrière pour revenir à l'avant, dès que l'arrière plongeait à son tour dans l'eau. Sans cette double manœuvre, le conducteur aurait été projeté dans la rivière.

La terreur des carrassiers était la crue : l'« aigat ». Si, par malheur, une crue les surprenait en cours de route, ils amarraient le convoi aussitôt. Mais souvent, les liens de noisetier se rompant sous la violence des eaux, les radeaux se disloquaient et les arbres emportés loin de leur destination, étaient perdus pour leur propriétaire.



Les carrassiers étaient réputés pour leur bon appétit. Sans doute parce qu'ils vivaient toujours sur l'eau. Ils s'arrêtaient souvent à Rouffiac d'Aude pour manger et passer la nuit. Il y a, en effet, près de Rouffiac, un endroit où la rivière a un cours rectiligne et pas trop rapide où il était facile d'amarer et de fixer les radeaux. Ils descendaient, pour prendre le repas du soir dans une hôtellerie qui existait encore, il n'y a pas très longtemps. En hiver, la maîtresse leur servait souvent du millas et, comme les carrassiers attablés autour du plat, le découpaient sans observer la symétrie, elle leur disait parfois : « Copatz lo comé cal » ! (coupez-le comme il faut) — « l'enjoharem, l'enjoharem » (nous le laisserons en bon ordre) répondaient-ils, et, en effet, à la fin de la soirée, il n'en restait plus...

Le dernier carras est passé à Rouffiac, il y a une quarantaine d'années. Ce mode de transport du bois a été remplacé par la charrette à bœufs, ensuite par le chemin de fer, enfin par les camions. Peut-être le manque de carburant va-t-il faire revenir les carras si primitifs mais si pittoresques.

Joseph MAFFRE.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

1) Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude. 50<sup>e</sup> année. Tome, XLIV.

M. Pierre Fages signale (page LXVII) un menhir peu connu près de Cazilhac. « Debout dans un bois, dénommé depuis l' « oratoire », il est surmonté d'une croix de fer... Autrefois, lors des rogations, les deux communes venaient le soir du même jour en procession. Lorsque les deux groupes étaient en vue, les jeunes gens et les jeunes filles partaient au pas de course à la rencontre les uns des autres et dansaient la ronde autour de la « Peiro dreito », en poussant des cris de joie...

2) Le premier congrès de Linguistique et de phonétique occitanes (La dépêche de Toulouse, 8 décembre 1941).

« M. René Nelli expose l' « état actuel des recherches folkloriques en Languedoc ». Dans une étude très documentée, il s'attache particulièrement à faire connaître les efforts d'une haute et incontestable valeur qui ont été entrepris avec succès dans la région dont l'Aude forme le centre attractif. Il en conclut que l'étude du Folklore languedocien en est encore à ses premiers pas, malgré le concours des trois éléments qui s'y sont attachés — les régionalistes, le félibres, les folkloristes. Il y a cependant beaucoup à en attendre non seulement au point de vue régional, mais à celui de l'ensemble du pays et M. Nelli termine en indiquant un plan de travail, où les phénomènes sociaux tiennent une large place.. »

La revue.

---

### Nomination de délégué.

M. Joseph Combes, adjoint au maire de Carcassonne est nommé délégué du Groupe Audois d'Etudes Folkloriques (section : Folklore juridique).

---

---

---

## Table des Matières

(Année 1941)

---

<i>4<sup>me</sup> Année</i>	<i>N<sup>o</sup> 1</i>	<i>Avril 1941</i>
Abbé P. MONTAGNÉ...	Les Superstitions populaires Audoises (2 <sup>me</sup> article).	
René NELLI.....	Jean de l'Ours ( <i>Conte</i> ).	
P. M. SIRE.....	Briso-fer ou Le Roi des Poissons ( <i>Conte</i> ).	
H. FÉRAUD.....	Le conte des petites chèvres.	
René NELLI.....	Bibliographie.	

---

<i>4<sup>me</sup> Année</i>	<i>N<sup>o</sup> 2</i>	<i>Juillet 1941</i>
Paulette TIFFY.....	Le Folklore. Ses rudiments.	
Abbé P. MONTAGNÉ...	Les Superstitions populaires Audoises (3 <sup>me</sup> article). - La démonologie Audoises.	
M <sup>me</sup> BANDET - P. M. SIRE.	Le petit Tinhouset. <i>Conte</i> populaire Languedocien	
Louis ALIBERT.....	La Complainte du mauvais riche et pauvre Lazare. L'Oraison de S <sup>te</sup> Marguerite.	
Pierre SIRE et H. FÉRAUD.	La Femme selon la sagesse populaire languedocienne. Contribution à l'étude du Folklore juridique dans l'Aude : <i>Charivaris, Chansons de Carnaval</i> .	

4<sup>me</sup> Année

N° 3

Octobre 1941

- M<sup>lle</sup> Isabelle NARBONNE,  
MM. H. - P. BOURJADE,  
A. CARBONNEL, P. SIRE,  
et F. VALS..... La Pêche sur le Littoral  
Audois.
- Louis ALIBERT ..... Glossaire des termes Lan-  
guedociens employés par  
les pêcheurs du Littoral  
Audois.
- 

4<sup>me</sup> Année

N° 4

Décembre 1941

- Abbé P. MONTAGNE... Les Superstitions populaires.  
Audoises (4<sup>me</sup> article).  
— Les Esprits familiers.
- M<sup>lle</sup> GARDEL..... Littérature populaire.
- J. HERBER..... Les marques de tonneliers  
à Sète.
- René DELPECH..... Une croix à Couiza.
- Louis ALIBERT..... La cuisine et la table dans  
l'Aude.
- J. MAFFRE..... Le transport du bois par  
flottage sur l'Aude, vers  
1895.
- Table des Matières.



